

# LE COIN DU FEU

REVUE MENSUELLE

ABONNEMENT : }  
\$2.00 PAR ANNEE. }

MAI 1895

ADMINISTRATION : }  
23 RUE ST. NICOLAS. }

## SOMMAIRE

SONNET, . . . . .	<i>Edmond Johanet.</i>	SAVOIR-VIVRE, . . . . .	••
CHRONIQUE, . . . . .	<i>Mme Dandurand.</i>	HYGIÈNE, . . . . .	•••
PLAISIRS DE TOURISTES, . . . . .	<i>Mme Dandurand.</i>	LA GRAPHOLOGIE, . . . . .	••
NOTES D'UN MONDAIN, . . . . .	<i>Muscadin.</i>	UN LIVRE NOUVEAU, . . . . .	<i>Mme Dandurand.</i>
CONSEILS DE LA MÈRE GROGNON, . . . . .	••••	LA CUISINE, . . . . .	<i>Tourne-Broche.</i>
L'UTILE EST PARFOIS L'AGRÉABLE, . . . . .	<i>Météore.</i>	LA MODE, . . . . .	••
UN MOT D'ENFANT, . . . . .	<i>Jacqueline.</i>	HIER ET AUJOURD'HUI, . . . . .	<i>Gabriel Marchand.</i>
LITTÉRATURE, . . . . .	<i>F. Sarcy.</i>	ICI ET LÀ, . . . . .	•••
JOURNAL D'UNE JEUNE FILLE, . . . . .	<i>François Coppé.</i>	MUSIQUE, . . . . .	<i>Berceuse.</i>

## A Mlle Berthe R.

*Pour l'anniversaire de sa naissance*

Par les nuits de printemps, je lance dans la brise  
La gamme aux joyeux trils, qu'aux chanteurs du Tyrol,  
En traversant les airs j'ai par hasard apprise...  
Ah ! le joli métier que d'être rossignol !

Un jour, d'un haut clocher, je regardais le sol ;  
Je vis un nouveau-né qu'on entrainait dans l'église :  
Bêt cloches de sonner ! Du coup, prenant mon vol,  
Je me fais messager de la nouvelle exquise.

Je la chante aux buissons, au brin d'herbe, à la fleur ;  
Les ruisseaux, à leur tour, la murmurent en chœur  
Au flexible roseau qui la redit au chêne.

De retour au clocher je chantai tant et tant  
Que ma voix se fondit dans l'âme de l'enfant.  
Et depuis lors son chant n'est que ma cantilène !

EDMOND JOHANET.

OCALA (Floride), 6 avril 1895.

## CHRONIQUE.

Qui est-ce donc qui prétend que notre race est insipide et qu'elle n'a aucune originalité ?

Mettons que je concède le premier point—pour faire comme tout le monde. Quant au manque d'originalité, on ne m'en fera jamais convenir.

Nous avons ceci de très particulier et de très curieux :

Notre ignorance, notre insignifiance, notre paresse et notre *infériorité*—pour me servir d'un mot exagéré que j'entends tous les jours—ne sont reconnues par personne mieux que par nous mêmes. Voilà au moins une qualité. Nous sommes humbles ; mais, ce qui gâte cette aimable vertu, ce qui pour parler juste, en fait un défaut, c'est la résignation avec laquelle nous supportons notre mal. Un psychologue de quelque profondeur reconnaîtrait peut-être même dans notre sérénité l'attachement secret qu'ont certains paralytiques pour une infirmité commode les dispensant du travail et de tout effort. Qu'ils se réveillent guéris un beau matin, et vous verrez qu'après avoir envisagé les obligations que leur créent leurs aptitudes nouvelles, ils jetteront à la dérobée un œil de regret sur le bon fauteuil à roulettes où ils vivotèrent relativement heureux dans la paix et l'inaction.

Chez les jeunes surtout cette résignation prend le ton d'une cynique jactance : “ *Chacun son goût,*” disent quelques-uns, “ il y en a qui sont ambitieux, qui visent à devenir des savants, à parler à *la française*” (à quoi prétendent pourtant parler ces fils de français ?) ; “ mais nous autres, *on se trouve bien comme on est !*”

Je ne donne qu'une demi créance cependant à leur fanfaronnade. Ils ne sont pas si contents d'eux-mêmes que leur paresse vaniteuse veut bien le proclamer. Le canadien inculte ne manque ni d'intelligence ni d'esprit. Il ne saurait démentir son origine gauloise, et l'on retrouve la verve gouailleuse du lointain ancêtre dans la façon dont il *blague* ses propres faiblesses. Devant les preuves de son ignorance, de son apathie ou de sa rusticité vous l'entendrez s'écrier avec une bonhomie amusée :

— “ Non, mais c'est-y *canayen* ça, par exemple ?

Il n'y avait qu'un *quenock* pour dire ou faire une telle chose.”

Et il appuie avec une expression de mépris sur l'épithète dénigrante que lui donnent ses ennemis, sur celle de *canayen* qu'il a inventé tout seul pour traduire ses tendances apathiques et réfractaires à tout ce qui sort du convenu et de la banalité.

On me racontait l'autre jour qu'à une table de famille Bébé demanda tout à coup :

— Et le Bon Dieu ? Est-il canadien ?

— Mais non, répondit gravement le grand frère. Si l'emploi était vacant ce serait un anglais qui le prendrait !

Et c'est ainsi qu'en riant et persiflant — tel un champion qui dédaigne d'entrer dans la lice,— le canadien laisse non seulement les anglais, mais tout homme audacieux et d'initiative, prendre le pas sur lui.

Il continue, quand il se voit dépossédé, de se draper dans sa hautaine indifférence sans lever un doigt pour rétablir les choses avec plus d'équité.

Mon compatriote, en qui survit un pâle reflet de la *furia francese*, est pourtant susceptible d'une certaine effervescence si l'on chatouille un peu brutalement sa fibre patriotique. Mais il n'est pas entêté. Sa philosophie languoureuse n'est pas de celles qui s'acharnent contre le fait accompli.

Un grand homme d'état anglais, qui a su jouer admirablement d'un instrument si aimablement docile, l'a défini d'un mot de génie : *Une soupe au lait !*

Mais ce n'était pas pour venir corroborer le témoignage de ses ennemis ni celui de sa propre vantardise que j'avais mis mon frère canadien sur le tapis ; c'était, au contraire, pour l'éclairer sur un trait flatteur de son tempérament, sur une marque d'un goût raffiné que je viens de lui découvrir.

C'est au sujet de l'Opéra Français de notre ville.

Après deux années d'expérience concluante, il demeure établi que notre public n'a pas de goût pour l'opéra-bouffe, c'est-à-dire pour un genre vulgaire et corrompu.

D'une façon peu équivoque il a marqué sa préférence pour l'opéra-comique d'un art plus noble, et d'où la paillardise révoltante de l'autre est entièrement exclue.

Cette découverte, qui nous comble de joie, fait réfléchir ceux qui rêvent de voir un théâtre français établi en permanence parmi nous.

C'est que cela est très coûteux l'opéra-comique; les artistes y doivent être excellents, et ceux-là se font payer fort cher.

Qu'on en donne alors plus rarement, mais qu'on ne s'obstine pas à imposer à notre population ce qui ne lui convient en aucune façon.

Supposons qu'on ait par exemple, alternativement une saison d'opéra et une saison de comédie.

Il ne faudrait pas m'objecter que cette dernière forme n'a pas paru plaire non plus. Sa défaveur n'est qu'apparente. Elle s'explique de plusieurs manières.

Chez des spectateurs dont—pour la plus grande partie — l'éducation littéraire est à faire, il est naturel que la musique paraisse plus attrayante dès l'abord. Il n'est pas étonnant qu'ayant toute facilité de choisir entre les deux genres de spectacles, ils se portent instinctivement vers celui qui ajoute l'agrément du chant et d'un orchestre à l'action du drame.

Mais que ce même auditoire n'ait pas d'alternative; qu'on ne lui serve que de la comédie pendant un temps, mais de la bonne et bien jouée, inévitablement son goût s'éclairera; il s'épurera et s'attachera à la forme littéraire d'un charme plus délicat, plus élevé, tout intellectuel.

Tel qu'est notre public novice et dépourvu d'esprit de coterie, avec un goût juste et simple, la bonne comédie est faite pour lui plaire, mais, je le répète, à condition d'être jouée d'une façon satisfaisante.

Ce que dans notre naïveté nous demandons, c'est l'illusion aussi parfaite que possible et la conformité apparente des acteurs avec les personnages qu'ils incarnent.

C'est pourquoi nous ne pouvons nous contenter dans les représentations de cet hiver et de l'hiver dernier des artistes *en tous genres* et à toute sauce, qu'on transplantait des gaietés lubriques de l'opérette dans la sentimentalité exquise de certaines comédies.

Il n'y a pas de convention qui tienne. Quand vous voyez jouer le rôle d'ingénue et s'essayer aux mines timides, aux pudiques rougeurs, la Goton effrontée qui la veille lançait sur les mêmes tréteaux le couplet égrillard, vous n'acceptez pas cette odieuse transformation, et il vous est impossible d'entrer avec votre imagination dans l'esprit de la pièce. Vous vous révoltez contre l'hypocrisie de cette voix canaille cherchant des accents purs, imitant les intonations innocentes.

On a tellement ce respect des susceptibilités du public en France, qui, pourtant, a meilleur estomac que nous, que les emplois de soubrettes, d'ingénues et de grandes coquettes sont presque exclusivement dévolus aux mêmes actrices qui les remplissent toute leur vie.

La comédie, en outre, demande une grande variété de toilettes et de décors. Une sempiternelle place publique, un malheureux arbre solitaire, accablé des responsabilités les plus diverses: assumant tour à tour les rôles tragiques et les complaisances saugrenues; des duchesses qui gardent quatre actes durant la même robe, sont des accessoires insuffisants. Nous n'avons pas l'intention de reprocher cette insuffisance à la direction de l'Opéra qui a prouvé sa libéralité et son zèle pour contenter le public même au risque d'y perdre.

Si elle s'est trompée en lui servant des spectacles peu appropriés à son goût et à ses mœurs, elle est la première et la mieux punie. Nos observations seraient superflues. Pour les charmantes représentations de "*Mignon*," "*Si j'étais Roi*," "*La fille du régiment*," nous la félicitons, ainsi que l'excellente artiste Mme Bouit, à qui revient avec M. Vissière, et aussi avec l'orchestre, tout l'honneur du succès.

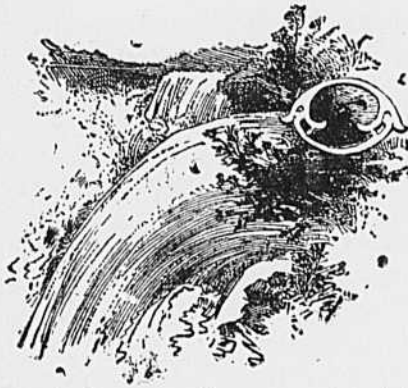
Ce sont des artistes comme ceux que je viens de nommer auxquels une ville comme Montréal a droit.

Si elle n'est pas encore en état de se les payer, qu'elle attende... ou bien qu'elle prenne sur les fonds municipaux de quoi subventionner un bon théâtre, qui serait une école et une sauvegarde pour notre jeunesse.

Jusque là que l'Opéra ferme ses portes plutôt que de fausser le goût et que de compromettre la moralité de notre bon public.

M<sup>me</sup> Dandurand.

## Plaisirs de Touristes.



*palais flottants* qu'inventa notre civilisation épicurienne, chevaucher ses flots redoutables, *vaincre* ses cascades furieuses,—selon l'expression pittoresque des anglais !

Quelle rare et savoureuse émotion vous donne cette descente des rapides. Pour la goûter dans toute son intensité, une vaillante Française s'est aventurée seule, dans un canot d'écorce, avec son mari et l'incomparable nautonnier sauvage Big John, il y a quelques semaines. Ce sont les terribles rapides de Lachine qu'elle a ainsi affrontés à l'époque où d'énormes blocs de glace, entraînés par le courant effréné, font aussi le saut périlleux.

Tout cela pour ressentir cette volupté du danger côtoyé de près. J'aime mieux pourtant, moi qui n'ai rien d'héroïque me mettre d'abord en sécurité avant de m'offrir cette délicieuse sensation d'un orgueilleux triomphe sur le terrible élément.

Car sans le moindre danger, confortablement assis sur le pont de l'un des solides bateaux de la Compagnie du Richelieu, on l'éprouve aussi ce sentiment de triomphe, et, ma foi, de notre poste élevé tel qu'un piédestal, on pose avec fierté, comme si vraiment l'on avait quelque part à la victoire. Au moment où le vapeur, s'engageant dans le torrent, se tait ; alors que le mécanicien se croise les bras pour laisser le pilote et le timonier seuls combattre l'élément furieux, on se sent tellement identifié avec le vaillant lutteur que tout l'équipage tressaille et vibre avec lui. Et les soupirs d'une angoisse ravie ou les cris de surprise qu'on pousse pendant le *corps-à-corps* du navire avec les flots semblent son halètement et sa voix à lui, le

vigoureux champion. Ce spectacle est certainement un des plus intéressants que le touriste puisse s'offrir. Aussi tous les ans nos bateaux transportent-ils par milliers les voyageurs américains attirés par la réputation de notre royal St. Laurent.

J'ai fait jadis le délicieux pèlerinage de Niagara à Montréal. Mes lectrices me permettront-elles de mettre sous leurs yeux mes impressions de voyage ?

C'est une excursion à recommander à tous ceux qui rêvent de se reposer et de se réjouir à la fois.

Moins d'une semaine suffit à faire le délicieux voyage à Niagara et retour.

Après le départ d'Hamilton, en moins d'une heure l'on est arrivé et déposé à la station de Niagara Falls, au milieu des citoyens de la République-Unie lesquels, par leur répugnance à nous indiquer la route du pont suspendu peu éloigné de la gare et qu'il s'agit de traverser pour arriver au Clifton House, en Canada, se montrent protectionnistes consciencieux, opposés d'instinct au libre échange de voyageurs d'un pays à l'autre.

Une chose à remarquer, c'est que nos entrepreneurs voisins ont de leur côté une ville jolie, remuante, affairée, toute émoustillée du *go ahead*, tandis que les Canadiens en pèlerins poétiques sont venus, ont admiré, et sont repartis sans calculer les chances de fortune qu'il y avait pour eux en cet endroit si fréquenté.

Le "Clifton House," puis une baraque en bois, sorte de bazar, où l'on expose des curiosités, et, tout en haut, sur l'éminence, qui domine le *fer à cheval* même, un édifice orné d'une tour que l'on m'a dit être un asile d'aliénés (pas dégoûtés, ces fous), voilà tout ce qu'on voit d'habitations en abordant sur le rivage canadien.

Du pont très élevé au-dessus du niveau de la rivière, on n'aperçoit qu'une partie de la chute, celle qui, située sur la frontière américaine, est séparée de la vraie grande chute par un îlot dont la pente à pic est couverte de la plus luxuriante végétation.

On entend déjà un grondement sourd de colosse. La buée blanche qui s'élève du gouffre en

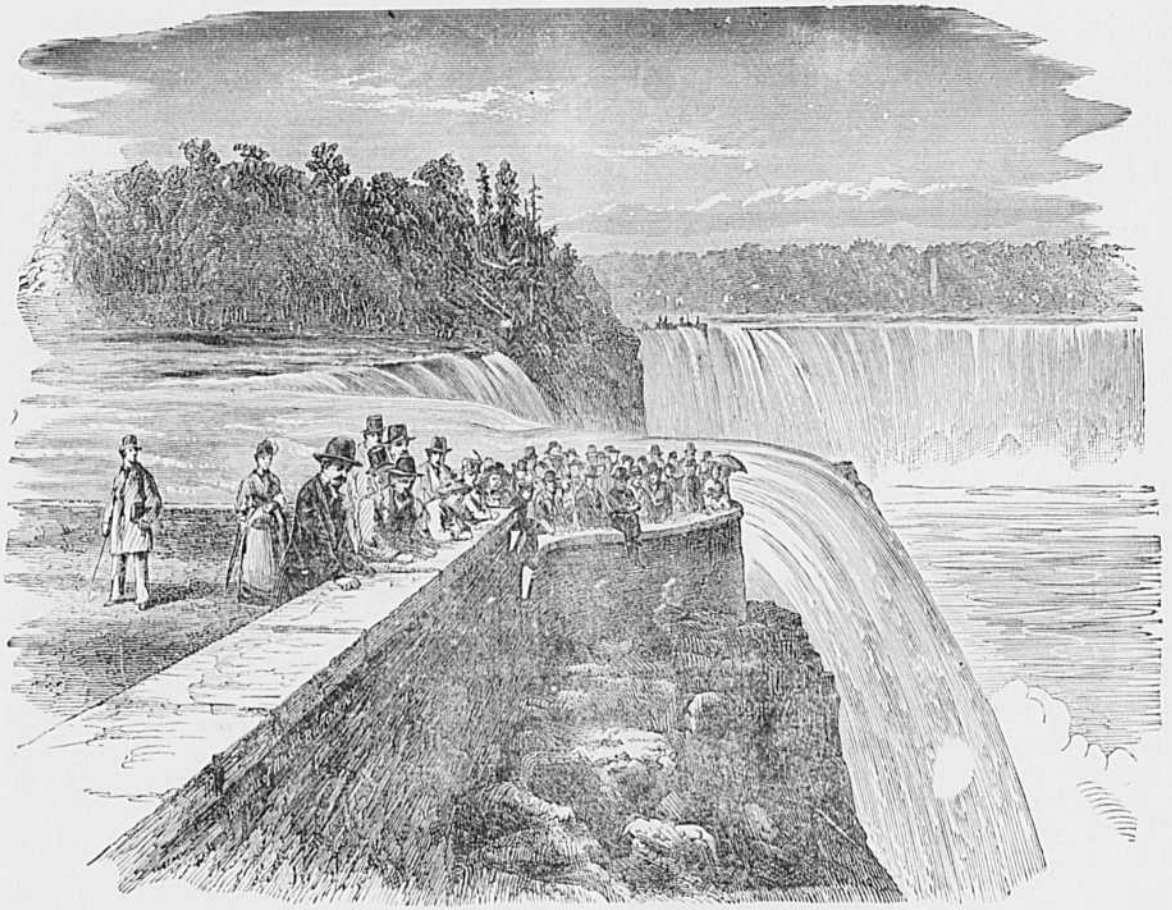
indique la place, derrière le massif de l'îlot, à gauche, dans la déviation de la rivière.

Laissant le pont, et suivant la courbe du chemin, on arrive tout de suite en face de la merveille.

Elle apparaît dans sa saisissante majesté, catacacte monstrueuse, creusée en demi cercle, jaillissant en masses lourdes dans l'encadrement grandiose des hautes falaises où rampent et s'accrochent les riches croissances d'une flore exubérante.

Ici encore la main de l'homme s'est exercée à la perfection du décor, sans rien enlever de la farouche beauté de ce coin enchanteur.

Le *Clifton House*, d'abord, contraste par son luxe et ses raffinements de confort avec l'entourage agreste. Admirablement situé, comme il l'est, en face de la chute, mais à quelques arpents de distance, on y découvre l'ensemble du magique tableau.



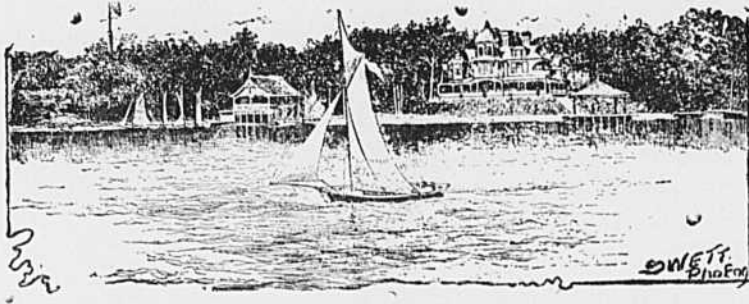
CHUTE NIAGARA.

Du pied de la chute s'élève tout droit et très haut un nuage léger, gaze ondulante que la lune, pleine dans la sérénité du ciel, animait d'une douce phosphorescence.

Cette bruine irisée, montant d'un élan spontané comme une fumée d'encens, semble l'essor d'une muette prière, bien à l'unisson du *sursum corda*, du cri d'enthousiasme qui nous échappe...

De ses balcons, protégés par des auvents, bordés de plantes exotiques aux feuilles géantes, éclairés à l'électricité, on peut s'enivrer à loisir de la poésie puissante, du charme souverain du plus beau site du monde.

A côté de l'hôtel, s'ouvre le parc, créé par le gouvernement Mowat, et dont les allées condui-



LA PLUS PITTORESQUE DES MILLES ILES.

sent à la tête de la chute, que l'on atteint au bout d'un quart d'heure de marche.

Des terrasses garnies de bancs avancent de place en place au-dessus de la rivière toute calme, roulant paresseusement ses eaux flasques, singulièrement apaisée après les fureurs de l'effondrement.

Tout le terrain compris entre la balustrade en fer qui borde la falaise et les hauteurs qui se dressent à main droite est soigneusement entretenu. Il n'y a pas jusqu'aux collines dominant cette petite

plaine qui ne semblent parées avec des recherches d'effets rares.

De leurs sommets touffus, sur le tapis fin du versant gazonné, dévalent de distance en distance des éboulis d'arbres au ton foncé, ayant la forme de tunnels ou de grottes obscures et profondes—masses d'ombres mystérieuses dans les blancheurs qu'épandait partout la lune.

Délicate prévenance du gouvernement d'Ontario, procédé d'une magnifique hospitalité au monde des touristes, que la construction de ce parc splendide.

Quelle terre de miracle, quel oasis, quel Eden que ce Niagara !

Quel paradis pour les poètes, les rêveurs et les amoureux !

Notre dilettantisme ou notre curiosité de touriste nous conduisit au lendemain de cette belle soirée, à cinq heures du matin, au même endroit, pour contempler le tableau à la lumière du soleil levant ; mais justement ce jour-là Phébus semblait se lever à contre-cœur, sans appareil, sans les prodiges d'irradiation et les profusions d'arc-en-ciel que nous en attendions.

Le spectacle en était sensiblement diminué. Dans la crudité de ce matin sans rayons, notre enthousiasme se mouillait les ailes.

Redevenant plus platoniques, nous blaguions froidement l'audace de ces enrégés Yankees qui, sur la rive opposée, dressent des balcons et des passerelles jusque dans le poudroisement même des jets d'eau, au bout d'une pointe de roc saillant entre deux torrents.

Ces spéculateurs adroits comprennent les enthousiasmes et les rêveries éthérées, les admirations curieuses, faiblesses auxquelles ils ne sont



LAC DES MILLES ILES.



ILE WARNER.

pas de sujets mais qu'ils offrent volontiers de satisfaire chez autrui moyennant finance.

La douce et innocente Phébé avait donc eu cette fois l'avantage sur le roi du jour. Je soupçonne qu'elle ne s'en fait pas faute en maintes occasions : il est de notoriété intime que la blonde souveraine a de secrètes intelligences avec les humains, d'indulgentes sympathies pour les heureux auxquels elle verse, dit on, des rayons de miel...

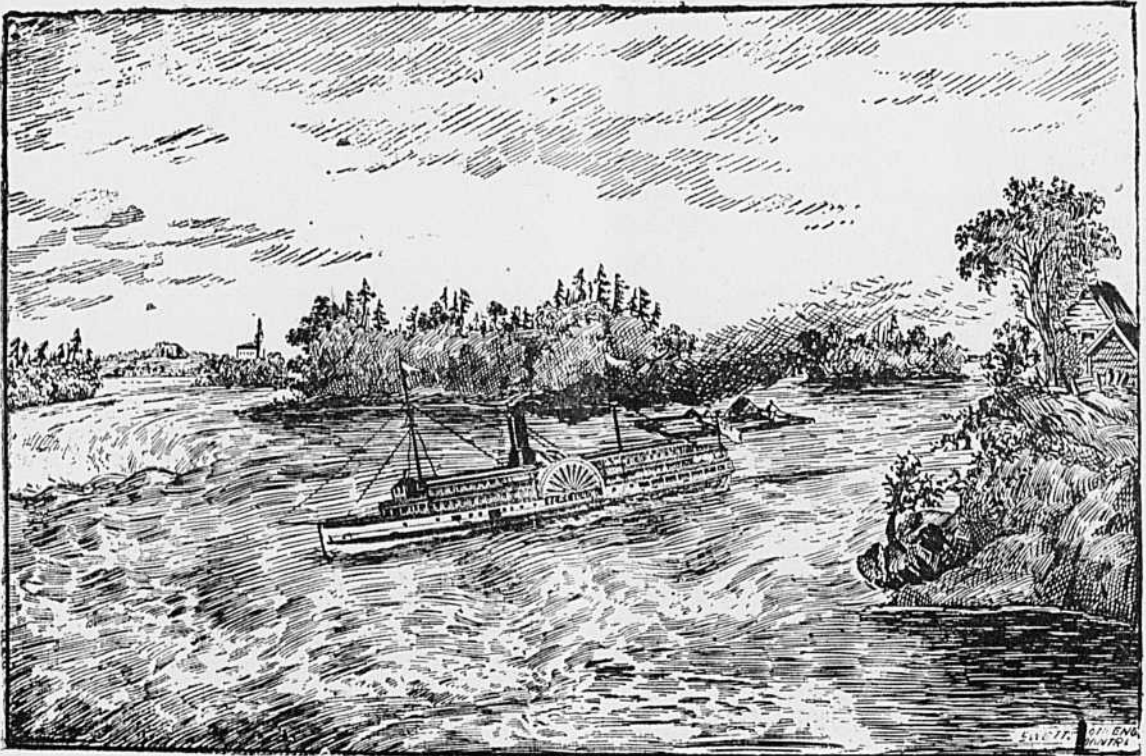
\* \*

Le retour a aussi ses charmes et ses surprises.

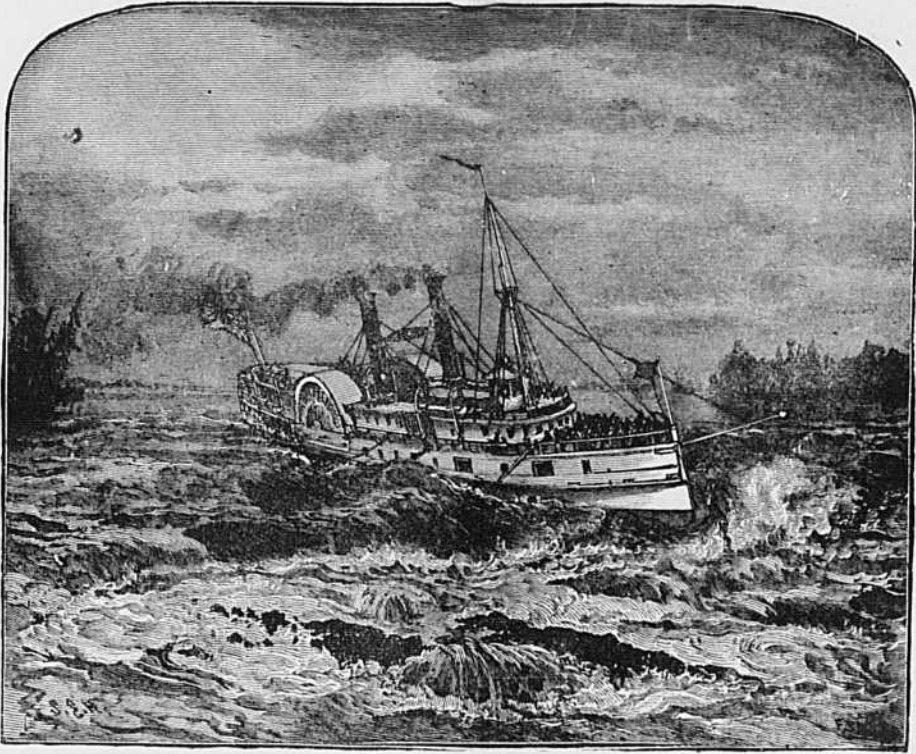
On reste en vue de la côte sur le lac pour stationner à toutes les jolies villes sur le parcours : Port Hope, Cobourg, etc.

Partis à deux heures de l'après-midi, nous eûmes vers sept heures le spectacle d'un éclatant coucher de soleil dans l'infini du ciel et de l'eau.

Des miracles s'opèrent sous l'action de ces feux flamboyants. A tous les coins du firmament incendié, les nuages prennent des formes étranges : tels des troupeaux fuyants chassés par un pâtre fantastique, debout sur des montagnes ; des cathédrales qu'on dirait de porphyre ou d'albâtre



RAPIDES DES CEDRES.



LES RAPIDES DE LACHINE,

embrasé, d'une architecture superbe avec des grâces exquises de détails ; des châteaux fabuleux ; des villes immenses, hyperboliques, éveillant le songe des légendaires cités antiques, Lacédémone, Carthage, mais si inaccessiblement lointaines qu'elles semblent le reflet d'un autre univers habitant quelqu'étoile ; et tout cela noyé, comme enivré de lumière, donne l'idée d'un monde inconnu, idéal, possédé d'un délire de joie olympienne—mirages mystérieux ou rêve divin emplissant pendant quelques instants la désolée solitude d'une animation surnaturelle.

Lentement ces splendeurs s'évanouissent ; alors dans l'éther encore imprégné de clarté, la lune reprend son calme empire, mettant aux nuées des reflets de nacre et sur les vagues ses paillettes d'argent.

\* \* \*

Le lendemain, il faut être à cinq heures sur le pont, pour ne rien perdre du féérique panorama des Mille-Iles.

Un adorable caprice du Créateur ces massifs



JEAN BAPTISTE CANADIEN, le pilote Indien.

émergeant des flots sur l'espace de plusieurs milles, entre lesquels le bateau circule comme dans les allées d'un parc, et où la fantaisie humaine opulente a élevé de ravissants châteaux.

Les insulaires semblent avoir le goût du voisinage ; des ponts gracieux relient entre elles les îles peu éloignées, et partout des yachts sont amarrés au pied des habitations.

Il y a de beaux hôtels, où l'on peut — sans être un Pullmann (propriétaire de chars) ou un Warner (du Warner's Safe Cure), sans posséder en propre, comme ces heureux capitalistes, un de ces petits royaumes,—goûter le plaisir d'habiter ce pays charmant.

La descente des rapides est délicieuse, avec ces plongeons du navire, ces flots courroucés, contre lesquels il semble lutter, et qui, s'unissant parfois

dans un élan terrible, s'abattent de toutes leurs forces contre son flanc, faisant jaillir bien haut l'écume.

Après des alternatives d'émotions et de tranquillité à regarder se succéder les clochers, on découvre, baignées des lueurs du crépuscule, les tours de Notre-Dame.

On est arrivé. C'est égal, en quittant le bateau, qui m'a déposée saine et sauve sur le quai de ma bonne ville, après m'avoir promenée à travers ce pays enchanteur, j'éprouve pour ce brave bateau une espèce d'amitié reconnaissante ; le dernier regard que je lui jette n'est pas un regard d'adieu. Après une telle excursion on rêve déjà de recidiver.

M<sup>me</sup> Dandurand.

## Notes d'un Mondain.

### PENSÉES INTIMES

En somme, les deux éléments qui composent notre jeunesse se déplaisent mutuellement. Les jeunes filles n'agrément pas à leurs contemporains ; et ceux-ci, dans l'opinion des premières, sont, en fait d'éducation, au-dessous de leur niveau.

Il y a pourtant une tendance bien marquée chez la nouvelle génération que les uns et les autres n'ont pas encore songé à se reprocher. C'est que tous, à un égal degré, ils en subissent l'influence. L'uniformité des façons nouvelles — uniformité déterminée par je ne sais quelle cause — en fait déjà une convention admise, une loi établie.

Triste convention, déplorable loi, à mon sens, parce que notre société y perd ce cachet de réserve et de distinction qui accusait encore, au milieu du Yankeeisme envahissant, notre descendance française.

Cette tendance, ma vieille amie, Mme. M... un peu sévère envers ceux du *dernier bateau*, la formule ainsi : "Tout ce jeune monde, dit-elle, a levé le masque."

Entendez par là qu'il a déclaré l'indépendance ; qu'il a révoqué tout pouvoir gênant, renoncé de fait et d'apparence à toute soumission, et conquis, par force ou autrement, le privilège d'avoir la bride sur le cou,

Et ajoutez que les *soi-disant* bénéficiaires de la révolution appellent cette révolution un progrès !

— Comment ! mais cette contrainte, mais cette sujétion éternelle, d'abord à ses parents, puis, pour la femme, à son mari ; cette respectueuse et craintive obéissance qui entravait chacun de vos actes et de vos mouvements, était-ce une vie ça !

Grâce à Dieu, ils ont changé tout cela. On respire maintenant. On ne respirait pas autrefois !

Et ils sont sûrs que ce sont eux qui ont appris au monde à respirer. Légère erreur, car les Américains avaient déjà inventé le galon dont nos petits jacabins croient qu'ils n'en sauraient jamais trop prendre.

Mais les Américains et les Américaines avaient au moins une excuse.

De bonne heure chez eux, les garçons et même les filles ne dépendent que d'eux-mêmes. Quand on relève ses parents de l'obligation de nous nourrir, quand on a assumé la charge de sa propre subsistance, quand on gagne sa vie, en un mot, il semble assez naturel—sinon tout-à-fait raisonnable—qu'on se déclare à vingt ans maître de sa destinée.

Nos rebelles n'ont pas ce prétexte. Ils ne sont que d'insolents pensionnaires, que des républi-

cains subventionnés, que des bébés en grève avec leurs nourrices.

Mais leur émancipation a changé la physiologie de notre monde ; elle donne lieu tous les jours à de petites scènes devant lesquelles je ne me déshabitué pas de m'étonner, moi qui suis d'un temps où la timidité n'était pas, comme aujourd'hui, une infirmité aussi rare que ridicule. Chez eux, dans le monde, sur la place publique, les enfants ont avec leurs ascendants des airs de chaperons.

Les jeunes gens élégants, le cigare aux lèvres, l'allure conquérante, précèdent leur père d'un pas dans la rue. On croirait au premier abord qu'ils conduisent un aveugle ou qu'ils accompagnent (le moins possible) un parent de la campagne dont ils ne sont pas démesurément fiers.

Il ne faut pas que je médise trop de leur belle assurance, car, franchement, je la leur envie. Si j'avais possédé seulement la moitié de leur provision, j'aurais peut-être réussi à me marier.

La méfiance de moi-même, une espèce de modestie stupide, a gâté ma vie.

Quand je pense que la seule pensée d'entendre mon nom—mon propre nom, ce signe si intime, si particulier, qui évoquerait tout de suite mon image dans l'imagination critique et malveillante du public—la seule pensée de l'entendre résonner, sous les voûtes d'une église pour la publication des bans, me fait frémir !

Et je n'ai jamais pu supporter l'idée qu'il me faudrait être, le matin de mon mariage, l'objet de tous les regards, de toutes les curiosités. Non, j'aurais souffert mille martyres, et je suis presque sûr que je me serais affaissé sous l'effet magnétique de l'attention publique convergeant vers ma personne effarouchée et tremblante.

Je n'avouerai jamais cette faiblesse à âme qui vive. J'en rougis pour moi-même sans trouver la force de la surmonter.

Grands dieux, je me figure l'effet de ma confession sur mon entourage, si j'avais l'idiote inspiration de la faire ! Je vois le *chœur des étudiants* se tordre à l'unisson ; et j'entends la voix de Melle. Amélie Veyrand, qui a toujours une opinion préparée sur tous les sujets, me dire :

— Non, M. Muscadin, on n'est pas bête à ce point là !

Cette pudeur à l'endroit de mon nom, qui me cause un mouvement de révolte chaque fois qu'en entrant dans un salon il me faut le livrer à quelque laquais chargé de le crier, est un caprice maniaque dont ne semblent pas souffrir mes jeunes amis.

Il n'y a qu'à les entendre s'interpeller d'un côté à l'autre de la rue, au théâtre, en sortant des cours.

Ils ne se disent pas que les noms qu'ils jettent ainsi aux échos n'ont rien, ou que peu de chose qui les recommande à l'attention, ni qu'ils les offrent en tous cas au jugement public,—épreuve périlleuse ; ils ne se disent pas tout cela ; et ils sont bien heureux !

Je n'entrerai pas dans la question de savoir si la prétention des garçons d'aujourd'hui est justifiée et si leur absolue confiance en eux-mêmes s'appuie sur des motifs sérieux. Le but de mon ouvrage sera plutôt une critique légère et spirituelle—si elle le peut—des mœurs présentes.

Je ne puis prétendre à résoudre en même temps un tas de questions psychologiques. C'est pour le coup que ce serait trop fort pour *Muscadin*.

Il me sera bien permis de dire cependant que je ne discerne pas cette supériorité des nouveaux sur les anciens.

Je ne trouve leur manières, ni leur langage, ni leur éducation—malgré les progrès que les systèmes ont dû faire depuis cinquante ans—préférables à ceux de leurs pères.

En face de moi-même j'oserai avouer ma prédilection pour les mœurs d'autrefois.

J'aime mieux l'air et les façons avec lesquels ma mère recevait et reçoit encore ses visiteurs, à la désinvolture actuelle des toutes jeunes maîtresses de maison.

J'entends surtout les jeunes filles qui remplacent si souvent leurs mères au salon. Même quand on y trouve ensemble mère et fille, c'est encore la dernière qui fait le plus d'avances qui dirige la conversation, et conclut d'un mot péremptoire toute question débattue.

— Je crois que nous partirons pour la campagne de bonne heure, commence l'aînée ; la nature est si belle au printemps...

— Délicieuse ! interrompt mademoiselle en train de nous verser du thé ; nous partirons certainement à la fin de mai.

Il ne faudrait pas attribuer à la première une

trop grande complaisance et à l'autre un instinct tyrannique. Seulement, il y a dans leurs phrases deux manières d'affirmer : l'ancienne et la nouvelle.

Je ne crois pas qu'il y ait de meilleure manière de faire ressortir le trait de mœurs que je veux peindre que de copier sur le vif les dialogues, les bouts de phrases, et les bribes de conversations si caractéristiques entendues dans le monde.

Je noterai au fur et à mesure ceux qui m'ont frappé, pour faire plus tard le choix de ce qui devra entrer dans mon livre.

Il me faudrait la plume de Gyp cependant, ou tout au moins la verve de ma malicieuse petite amie Blanche F., pour leur donner le tour vif et satirique.

A défaut de tout cela je prendrai des airs d'écrivain réaliste... Oh ! modérément réaliste ! j'abhorre l'excès en tout — et je peindrai strictement d'après nature.

Par exemple, je pense qu'on trouvera assez bon ce mot d'une fillette de dix-huit à ma sœur Léonie,

laquelle joint à sa dignité de femme mariée le prestige d'au moins une douzaine d'années de plus que cette enfant.

J'accompagnais ma sœur, et nous descendions du tramway en même temps que la petite.

— Tiens ! dit-elle, je ne vous avais pas aperçue. Où allez-vous donc de ce pas ?

Léonie satisfait sa curiosité.

— Moi, je rentre chez moi ; voici ma porte, repartit l'ingénue. Retenez bien le numéro ; vous m'avez promis de venir me voir. Puis elle ajouta avec un accent de doux reproche : *Je vous attendais plus tôt !*

— Tu dois une visite à cette jeune fille ? questionnai-je, quand elle nous eut quittés.

— Mais non, fit Léonie très amusée. On me l'a présentée à *l'At Home* de Louise l'autre jour. Je me suis occupée de lui faire servir quelque chose, et ce doit être à ce moment là qu'elle m'a assignée à son domicile.

*Muscadin.*

*A suivre.*

### Conseils de la mère Grognon.

Voyez l'inconséquence de l'esprit du monde :

Si vous êtes un de ses favoris, il n'épargne rien, ni adulations, ni hommages pour vous donner de vous-même l'idée la plus haute. Et cependant si, le croyant sur parole, vous semblez tenir à ce culte ou l'exiger comme une chose due, il ne vous le pardonne pas.

Le génie trop conscient de sa valeur prête à rire. En adorant l'idole on lui commande l'humilité ; malgré l'encens dont on l'aveugle, il ne



lui est pas permis de perdre de vue un seul instant ses pieds d'argile.

Du moment qu'elle semble accepter le fait acquis et se rendre à l'opinion qui l'élève au-dessus des autres, cette opinion se ravise soudain et se met à douter.

C'est que la présomption — qui perd le plus beau des anges — est un défaut insupportable et ridicule chez les grands comme chez les petits.

Gardons nous en donc, mes enfants, qui que nous soyons

### L'utile est parfois l'agréable.

Les gouvernements provinciaux et municipaux ont des obligations à remplir à l'endroit des artistes.

Le pays est reconnaissant à ces derniers du lustre qu'ils lui donnent : quand leur talent attire l'attention et les hommages de l'Étranger, c'est avec fierté qu'il les revendique comme *propriété nationale*.

Tout droit implique un devoir. Si la patrie reçoit quelque crédit de la valeur artistique de quelques-uns de ses enfants, il n'est que juste qu'elle leur facilite les moyens de l'acquérir.

La plupart des maîtres connus ne seraient jamais arrivés à la notoriété, puis à l'immortalité, sans la protection des riches, des grands, des souverains.

Jusqu'à présent l'administration provinciale et le gouvernement de notre ville ont fait ou peu de chose ou rien du tout pour les artistes qui ont eu le malheur de naître sous notre climat inclement.

La protection et l'encouragement que ces nobles parias ont parfois reçus — si j'en excepte deux ou trois — leur sont venus surtout, pour les Anglais, de riches mais rares particuliers ; et chez, nos compatriotes, de quelques communautés généreuses comme St. Sulpice, fort timidement imitées par de rarissimes amateurs.

Si l'on croit que les arts canadiens vont prospérer à ce régime là ! Mais voilà qui est bien égal à la gent ministérielle et édilique. "Les arts ? Qu'est-ce que c'est que ça ? Que nous entretenez-vous de bagatelles ! Nous n'avons pas le temps de nous amuser !"

Telle est la réponse qu'avec plus ou moins de politesse on fait à toute tentative artistique.

Et les marabouts officiels croient ainsi se montrer très pratiques.

De la cuisine ! toujours de la cuisine ! Du pavage, des égoûts, des élargissements de rues, des tunnels, des percements, des débouchés, du remue-ménage, des obstructions, de la boue — tout ce qu'on peut imaginer de laid, d'encombrant et d'ennuyeux. A la bonne heure ! C'est cela, dans notre langue, qui s'appelle du progrès.

Tout le reste est un luxe condamnable, depuis les jardins publics, où les citoyens de la plus poussièreuse et de la moins arrosée des villes pourraient aller montrer à leurs malheureux enfants ce que c'est qu'une fleur, jusqu'aux tableaux historiques qui orneraient les salles de nos édifices publics pienturlurées à grands frais.

Je sais bien qu'on a fondé une école de dessin, mais si l'on ne sait que provoquer le goût des arts sans s'occuper ensuite de ceux qui cherchent à en faire une carrière, il aurait valu autant ne rien faire du tout.

Pourquoi le Ministre des Travaux Publics ne commanderait-il pas aux plus habiles de nos peintres canadiens des panneaux décoratifs pour les salles des Palais de Justice à Montréal et à Québec ?

Qui sait si le budget de l'Hôtel de Ville ne se piquerait pas d'honneur et s'il ne se laisserait pas grever de quelques milliers de dollars pour un objet patriotique moins détestablement pratique que ceux auxquels il est accoutumé de pourvoir.

Prions et espérons !

*Météore.*

### Un mot d'Enfant.

Je marchais l'autre jour avec une enfant dans la rue Ste. Famille, quand un soldat anglais de trois pieds de haut (cinq ans, je suppose), avec des épaulettes de flanelle rouge à son paletot et un fusil tout flambant neuf sur l'épaule, emboita le pas à nos côtés et se mit à causer sans plus de façons.

— "N'ayez pas peur," dit-il avec un sourire protecteur. "Je ne tirerai pas sur la petite fille. Ce fusil d'ailleurs ne peut pas la tuer ; il peut tout au plus l'effaroucher un peu, à cause du bruit. Il est tout à fait inoffensif !... S'il peut faire du mal aux yeux en tirant de trop près ? Certainement. On

peut toujours quand on veut, mais je n'y tiens pas, voilà !... Non, je n'ai pas de petite sœur, (et, avec un air indifférent) des masses de cousines cependant !

— C'est dommage !

— Que je n'aie pas de sœurs ?... Je ne trouve pas.

— Mais oui, je vous assure que c'est très gentil d'avoir une petite sœur.

La miniature de militaire leva les épaules d'un air absolument détaché.

— Mon Dieu, dit-il, je suis venu au monde comme cela !

*Jacqueline.*

## Littérature.

Nous avons trouvé dans le court article qui suit le résumé de tout un traité sur les littératures comparées du dix-huitième et du dix-neuvième siècles. Cette récapitulation qui leur donne une vue *d'ensemble*, aidera nos lectrices à former un jugement sur l'évolution littéraire en France, surtout depuis deux siècles. M. Francisque Sarcey y fait l'éloge d'un ouvrage de M. Albert Soubies sur les lettres françaises :

Je vois que depuis 1825 jusqu'en 1870 le *Cid* n'a guère que deux ou trois représentations par an, l'une dans l'autre. Il n'y a d'exception que pour l'année 1842, où Rachel joua Chimène quatorze fois. En 1872, la Comédie Française donna seize représentations du *Cid*, dix en 1873, six en 1874, dix en 1880, dix en 1884, dix en 1891, et, dans les intervalles, trois ou quatre chaque année, en sorte que le *Cid* a, dans les vingt dernières années, paru sur la scène plus souvent que dans tout le dix-huitième siècle.

Ce pauvre dix-huitième siècle, nous voyons par l'étude de M. Albert Soubies combien peu il en reste au répertoire. Une ou deux tragédies de Voltaire, et encore ne les joue-t-on qu'à de rares intervalles. La production tragique, qui avait été énorme, a péri tout entière. Ce qui a survécu, ce sont quelques comédies, et précisément celles que les beaux esprits du temps goûtaient le moins, celles que le public allait voir, par passe-temps, sans croire à leur durée. Pour Laharpe, pour Geoffroy même, les trois grandes comédies du temps, c'étaient le *Glorieux*, la *Métromanie* et le *Méchant*. Toutes les trois sont tombées, et la jeunesse de 1895 ne les aurait jamais entendues si l'Odéon n'avait, cette année même, par goût d'étude rétrospective, passé en revue les "petits chefs-d'œuvre du répertoire de second ordre".

Ce qui en a surnagé, ce sont trois ou quatre pièces de Marivaux, que les contemporains tenaient en piètre estime ; ce sont les deux comédies de Beaumarchais : "Le Barbier de Séville" et le "Mariage de Figaro," dont l'une leur faisait l'effet d'un méchant vaudeville, dont l'autre ne devait, croyaient-ils, son succès qu'aux allusions politiques ; c'est le délicieux *Philosophe sans le savoir* qui transporta d'aise Diderot, mais ne passa point à d'autres yeux pour œuvre supérieure ;

et enfin l'*Ecole des Bourgeois* de d'Allainval, qui mit si peu en crédit le nom de son auteur, qu'il semble avoir été ignoré de son siècle.

La façon dont nos pères se sont trompés dans les jugements qu'ils ont portés sur les œuvres de théâtre soumises à leur appréciation doit nous engager à une extrême modestie. Nous pouvons par là voir combien il est dangereux de préjuger ce que la postérité fera d'une œuvre dramatique. Prédisez tant que vous voudrez, disait l'autre, mais au moins ne pariez pas.

Je parierais pourtant bien, et je crois que M. Albert Soubies se mettrait de moitié dans mon jeu, que le vingtième siècle gardera plus d'œuvres de notre temps que nous n'en avons nous-mêmes conservé du dix-huitième. Il me semble que cette période qui va de 1825 à 1880 — à 1895 si vous voulez — peut soutenir la comparaison avec toute autre partie de siècle ; je n'en excepte pas même le moment unique où Sophocle alternait avec Aristophane et se faisait sur la fin de sa vie battre par Euripide ; je n'en excepte pas non plus les heureuses années où Corneille collaborait avec Molière, où Boileau grondait Regnard, tandis que Racine allait d'*Andromaque* à *Phèdre*.

De 1820 à 1848, quelle soudaine et magnifique éclosion de chefs-d'œuvre ! Quand on pense qu'à la fois voilà Victor Hugo qui jette au vent *Hernani* et *Ruy Blas* ; Alexandre Dumas qui prélude par *Henri III et sa cour* à cette foule prodigieuse d'ouvrages où l'originalité d'une invention toujours en mouvement s'allie à une fougue d'exécution merveilleuse ; Alfred de Vigny, le poète impeccable et serein, qui sort de sa tour d'ivoire pour donner *Chatterton* ; Frédéric Soulié, qui fait jouer *Clotilde* à la Comédie-Française et ailleurs la *Closerie des genêts*, le chef-d'œuvre des mélodrames passés, présents et futurs, où se rencontre la plus pathétique situation que je connaisse ; Casimir Delavigne, que l'on affecte de mépriser comme un poète de transition... Ah ! si l'on nous donnait aujourd'hui des œuvres qui, répondant à notre goût, fussent intrinsèquement de la valeur de *Louis XI*, des *Enfants d'Edouard*, de *Don Juan d'Autriche* et de l'*Ecole des Vieillards* ! Voilà en-

fin Scribe, qui a poussé le vaudeville à son plus haut point de perfection. De sa verve intarissable coule un fleuve de grandes et petites pièces, toutes amusantes, qui ont fait les délices de cette première moitié de siècle. Quelques-unes sont des merveilles d'ingéniosité et d'arrangement : *Une chaîne*, la *Camaraderie*, le *Verre d'eau*, et tant d'autres ouvrages, qu'il est de bon ton de railler aujourd'hui, et je sais gré à M. Albert Soubies de ne pas avoir donné dans ce travers. A Scribe il faudrait rattacher son école.

Et cependant un grand poète écrivait pour la *Revue des Deux Mondes* une foule d'œuvres charmantes, qu'il ne croyait pas faites pour la scène, et qui devaient, vingt ans plus tard, enchanter le public et ramener à la Comédie-Française une foule ravie d'applaudir le *Chandelier*, les *Caprices de Marianne*, *On ne badine pas avec l'amour*, *Il ne faut jurer de rien*, et tant d'autres.

On pourrait croire le sol épuisé par cette production incessante ; de 1848 à 1870, c'est une nouvelle moisson plus abondante encore et plus riche en œuvres supérieures.

Tandis que Ponsard, qu'il ne faut pas trop dédaigner, renouvelle avec d'éclatants succès la tentative de Casimir Delavigne, voici que trois nouveaux astres, d'inégale grandeur, surgissent à l'horizon : Théodore Barrière, Alexandre Dumas fils et Emile Augier. Je ne sais ce que l'avenir gardera de Barrière ; il y a pourtant de lui quatre ou cinq scènes qui sont de toute beauté. Mais il a été rejeté dans l'ombre par ses deux grands

rivaux, Dumas et Augier, qui se sont loyalement disputé la prééminence à la Comédie-Française. Dumas a ce grand mérite d'avoir renouvelé l'art dramatique, d'y avoir fait révolution. Mais si la *Dame aux Camélias*, le *Demi-Monde*, la *Visite de noces* et d'autres pièces encore doivent en 1980 paraître sur l'affiche, au lendemain d'une représentation du *Misanthrope* ou des *Femmes savantes*, je pense que le *Gendre de M. Poirier*, *l'Aventurière* et *Philiberte* n'y feront pas non plus mauvaise figure.

Songez qu'à côté de ces grands noms il faut placer ceux de Meilhac et de son incomparable collaborateur, Halévy. Je ne sais pas même si quelques-unes de leurs esquisses légères n'auront pas la fortune des pièces de Marivaux, si elles ne sont pas destinées à plaire aux générations futures plus que les œuvres des deux puissants maîtres du théâtre actuel.

Eh bien ! et Labiche, et Feuillet, et Sardou ! Et voilà que j'oubliais Legouvé et George Sand ; et François Coppée, et Bornier ! Que de noms et que d'œuvres !

Il est certain qu'il y a depuis quelques années un temps d'arrêt, non dans la production, — elle n'a jamais été plus nombreuse, — mais il ne se révèle aucun talent qui s'impose ; il ne se manifeste que des tendances diverses et confuses. La marmite bout toujours ; n'en sortira-t-il que de la fumée ?

Francisque Sarcey.

## Fragments du Journal d'une Jeune Fille.

(DATANT DES HUMBLES)

Les Parisiens auront le plaisir d'applaudir bientôt un nouveau drame de M. François Coppée. Mais l'attente des succès de demain n'a point fait perdre au maître poète le souvenir des succès d'hier, et l'auteur de *Severo Torelli* et de *Pour la Couronne* est resté fidèle, malgré la gloire, à la Muse ingénue et souriante qui guida ses débuts... C'est une joie pour lui d'ouvrir ses tiroirs, d'y remuer des feuilles jaunies. En voici justement quelques-unes. Ce sont les morceaux d'un poème que Coppée avait rêvé, et qu'il n'a pas écrit. Cela

date de loin déjà, du temps des *Humbles*, c'est-à-dire de vingt-trois ans. On y retrouve la marque de l'époque ; — de cette manière qui caractérise une partie de l'œuvre du poète et qu'ont rendue célèbre, en dehors de l'intérêt et du charme si spécial qui s'y attachent, les pastiches innombrables qu'elle a suscités ! — EM. B.

.....  
.....

Ma mère assez souvent parle, avec complaisance,  
 Des amis qu'elle avait, du temps de son aisance,  
 Et se souvient, non pas sans un secret dépit,  
 Que, le jeudi, chez elle, on dînait en habit.  
 Cette réunion, qui fut bien éphémère,  
 Je l'ai vue autrefois, à table, chez ma mère,  
 Quand, dans mes rares jours de congé, j'y venais.  
 Quels convives ! C'était le proscrit polonais,  
 Qui n'a plus, de sa gloire et de ses élégances,  
 Qu'un vieux caban couvert d'olives et de gances ;  
 La baronne en bonnet monté, dont le mari  
 Fut jadis chambellan chez le duc de Berry,  
 Et qui narre ses vieux malheurs et, par principe,  
 S'évanouit au nom du roi Louis-Philippe ;  
 Et l'ancien professeur, homme aimable et disert,  
 Récitant volontiers des fables au dessert.  
 Enfin, ma mère était en proie aux parasites.  
 Ils ont, bien entendu, tous cessé leurs visites.  
 Général polonais, veuve de chambellan,  
 N'enverront même pas leur carte au jour de l'an,  
 Et ce beau monde, exact à l'heure du potage,  
 Ne gravira jamais notre cinquième étage.  
 Tous furent des ingrats, tous, un seul excepté,  
 Un vieux parent, alors reçu par charité,  
 Qui seul aimait ma mère et seul se souvient d'elle.  
 Courtisan du malheur, brave homme, ami fidèle.  
 Pauvre cousin Mercier, va, j'ai honte souvent  
 Et je me repens bien d'avoir, étant enfant,  
 Pleuré, jeté des cris de peur, et fait la moue,  
 Quand maladroitement tu me baisais la joue.  
 Que mon caprice était cruel et se trompait !  
 J'ai ri de ton grand nez et de ton faux toupet,  
 Et de ton vieux talent suranné de flûtiste !  
 Mais, quand je te revois, honnête et pauvre ar-  
 tiste,  
 Point changé, ni mieux mis qu'autrefois, ni plus  
 beau,  
 Et tournant dans tes doigts timides ton chapeau,  
 Va, je lis dans tes yeux ton amitié touchante ;  
 Et l'enfant qui pour toi fut injuste et méchante,  
 Et fuyait ton baiser avec un air moqueur,  
 T'embrasse maintenant, cousin, de tout son cœur.

Puis maman m'a conté sa vie, et c'en est une  
 Des plus tristes. N'ayant pas la moindre fortune,  
 Il ne put obtenir la femme qu'il aimait.  
 Depuis, étant de ceux dont le cœur se soumet,  
 Pieusement, chez lui, comme en une chapelle,

Il a toujours gardé tout ce qui lui rappelle  
 Ses vingt ans, son unique amour, ses anciens  
 vœux.

— Je ne sourirai plus de sa bague en cheveux.—  
 Le cousin est toujours resté célibataire ;  
 Il occupe un emploi modeste au ministère,  
 Et puis, son traitement étant trop exigü,  
 Le soir, il prend sa flûte et joue à l'Ambigu ;  
 Et, par lui, nous allons voir tous les mélodrames.

Donc ce très pauvre ami de deux très pauvres  
 femmes

Le dimanche est venu les voir, tout cet été.  
 Il est à la maison de grande utilité.  
 Pour mes volubilis il me construit des treilles,  
 Sur le balcon ; il met notre vin en bouteilles,  
 Pose des clous, restaure un meuble endommagé,  
 Car, bien qu'il ait l'air faible, et bien qu'il soit âgé,  
 Le bonhomme est encor plein de vigueur physique.  
 Au moment opportun, je lui parle musique,  
 Et d'en faire avec lui j'exprime le désir ;  
 Je vois qu'il en rougit d'avance de plaisir,  
 Mais il se fait prier tout d'abord, il résiste ;  
 En l'embrassant, je fais céder le vieil artiste,  
 Et je joue, assez mal, avec le bon cousin,  
 Un duo de Tuloup pour flûte et clavecin,  
 Et parfois, à la fin, je le surprends qui pleure.  
 Comme, pour son théâtre, il part de très bonne  
 heure,

Ces jours-là nous mangeons la soupe un peu plus  
 tôt ;

Il serre enfin sa flûte, il met son paletot,  
 M'embrasse, en enfilant à grand'peine la manche,  
 Et le voilà parti jusqu'à l'autre dimanche.

.....  
 .....  
 .....

Je m'en suis bien doutée au début de juillet.  
 — Ma mère, qui, depuis quelques jours essayait  
 D'avoir l'air devant moi si joyeuse et si ferme,  
 N'avait pas tout à fait de quoi payer le terme ;  
 Et voilà qu'elle a mis, pour qu'il fût acquitté,  
 Les six couverts d'argent au Mont-de-Piété.  
 Elle a pris ce parti sans crainte ni scrupule ;  
 Car madame Prosper, célèbre somnambule,  
 Qui dans les Cours du Nord a promené son art.  
 Mais qui loge à présent au quartier Mouffetard.

Venait de lui prédire un immense héritage.  
 Ce bel espoir, maman veut que je le partage ;  
 Mais, moi, qui représente, hélas ! à la maison,  
 La froide prévoyance et la triste raison,  
 Écoutez les conseils de ma muse pédestre,  
 J'ai songé que toujours le concierge, au trimestre,  
 Montrerait sa quittance, et que, pour le payer,  
 Je n'avais qu'une chose à faire, travailler.  
 Travailler ? Et comment ? J'étais pleine de zèle ;  
 Mais je sors du couvent, comme une demoiselle,  
 Et l'on ne m'enseigne, dans cet honnête lieu,  
 Rien d'utile, sinon pourtant à prier Dieu.  
 Que sais-je ? A peine suis-je un peu musicienne.  
 Mais que d'histoire sainte et que d'histoire ancienne !  
 Que de noms sus par cœur ! Que d'atlas dessinés !  
 Et que de pages d'yeux, d'oreilles et de nez !  
 Avoir appris que l'Ain se jette dans le Rhône,  
 La date où Sésostris est monté sur le trône  
 Et qu'à Charles Martel a succédé Pépin,  
 Ne vaut pas un métier où l'on gagne son pain.  
 Par ce souci cruel quand j'étais obsédée,  
 Oh ! comme j'ai maudit tous ces rois de Judée,  
 Que je pourrais nommer, sans en omettre aucun !

J'ai voulu confier mon projet à quelqu'un,  
 Et tout d'abord je l'ai soumis à la critique  
 Du vieux cousin qui n'est pourtant guère pratique.  
 Le long de son grand nez une larme coula,  
 Quand de ma bouche il sut que nous en étions là.  
 Mais le brave homme ayant, un jour, par aventure,  
 Constaté que j'avais une bonne écriture,

En conçut un espoir, avec quelle chaleur !  
 Courut à son théâtre, enjôla le souffleur,  
 Qui, là, selon l'usage, entreprend la copie ;  
 Et voici comme, après une épreuve subie,  
 Qui, pour les gens de l'art, prouve, à ce qu'il paraît,  
 Que la calligraphie est pour moi sans secret,  
 Installée à ma table, ainsi qu'une écolière,  
 Devant quelques feuillets de beau papier tellière,  
 Avec plume, grattoir, sandaraque et canif,  
 Le front penché, la main calme, l'œil attentif,  
 J'écris en ronde, ayant à gauche la lumière,  
 Ces rôles de comique ou de jeune première,  
 Que le cousin apporte et remporte en rouleaux  
 Et qu'il doit souligner, un jour, de trémolos.  
 Cette prose, outrageant quelquefois la grammaire,  
 Me fait gagner trois francs par jour. Ma bonne  
 mère,  
 Qui s'indignait d'abord de me voir travailler,  
 Croit que je veux ce gain pour me mieux habiller ;  
 Mais je l'épargnerai pour les jours de détresse.  
 Pauvre femme ! Déjà mon métier l'intéresse.  
 Souvent elle s'approche et, pendant que j'écris,  
 Elle lit les feuillets épars des manuscrits,  
 Car toute fiction la séduit et l'attire.  
 Et moi, songeant que j'ai, dans une tirelire,  
 Un beau louis tout neuf déjà mis de côté,  
 Que de moi ce souffleur se déclare enchanté,  
 Que ma mère va bien et que j'ai de l'ouvrage,  
 J'ai le cœur inondé de joie et de courage !  
 .....

*François Coppée.*

## SAVOIR VIVRE.

### DEUILS DIVERS.

Le deuil de père ou de mère, celui de frère ou de sœur se portent de la même façon, avec les mêmes gradations, seulement ils diffèrent de durée : le deuil de père et de mère, dix-huit mois ; de grand-père et de grand-mère, un an ; de frère ou de sœur, dix mois ; d'oncle ou de tante, six mois ; de cousin germain, de parrain, trois mois. Ces deux derniers, moins sévères, n'exigent ni laine, ni crêpe, même au début. On prend aussi le deuil à la mort d'un cousin éloigné, d'un ami. Ce sont les deuils dits de courtoisie, parce que l'usage ne les impose pas. A notre avis, ils sont

mal désignés : un deuil d'ami est un deuil de cœur.

Mais la première désignation prévaudra par la raison qu'on n'est tenu à porter le deuil que de ses ascendants et de ses aînés. Le deuil est un signe de respect autant que de douleur. Aussi, pendant longtemps, les père et mère ne prenaient pas le deuil à la mort de leur enfant ; un oncle se dispensait de porter celui de son neveu. Aujourd'hui, les relations familiales sont devenues plus étroites, plus tendres ; on pense moins à la dignité de l'âge et de l'autorité ; on porte le deuil quand

le cœur est atteint. Les mères ne quittent plus celui qu'elles prennent à la mort de leur fille ; les grand'mères portent le deuil de leur petit-fils.

Il va sans dire que les deuils de beau-père et de belle-mère, de beau-frère et de belle-sœur sont les mêmes que ceux de père et de mère, de frère et de sœur. Chaque perte subie par le mari est également ressentie par la femme, si ce n'est en réalité, du moins en apparence et convenance extérieures.

Le deuil des hommes passe souvent inaperçu à une époque, où ils sont si tristement vêtus. Il consiste, pour eux, en gants noirs, crêpe au chapeau, drap d'un noir plus mat. On ne le remarque un peu que dans le costume négligé, le complet, qui n'est jamais noir qu'en cette circonstance. Ils le portent aussi longtemps que les femmes, sauf... dans le cas de veuvage, où ils s'en affranchissent, le plus souvent, bien avant les deux années d'obligation, ayant contracté un nouveau mariage.

Tous les serviteurs mâles en livrée portent le nœud de crêpe flottant à l'épaule. Les domestiques du sexe féminin sont pourvues d'un deuil aussi rigoureux que celui de leur maîtresse et soumis aux mêmes gradations.

#### CONVENANCES À OBSERVER.

On ne reçoit aucune visite, avant que six semaines, au moins, se soient écoulées, depuis la mort de celui qu'on pleure.

On ne rend les visites de condoléance que six semaines après les avoir reçues : soit trois mois, pendant lesquels on reste enfermé chez soi. Lorsqu'au bout de ce temps on rompt sa clôture volontaire, il est admis qu'on arrivera chez les gens qu'on doit voir, le jour où ils reçoivent, naturellement, de très bonne heure, afin de ne rencontrer personne dans leur salon.

Une veuve, une mère, peuvent fort bien même se borner à déposer une carte, mais en personne et en grand équipage... s'il y a lieu.

Durant la première moitié du deuil, on s'abstient de tous plaisirs, de toutes distractions. Dès le commencement de la seconde période, on se permet des conférences sérieuses, les expositions ; on fait des visites, on reprend son jour. Vers la fin du deuil — deux mois avant son expiration — on rétablit son *five o'clock tea*, on donne à dîner,

on assiste à un concert. Le deuil terminé, on commence à reparaitre dans de petites soirées, sans danser encore. Peu à peu, on rentre dans le train de la vie ordinaire.

Nous ajouterons encore quelques lignes sur ce lugubre sujet. Les ambassadeurs des nations étrangères prennent le deuil à la mort de l'un des membres de la famille royale de leur pays. Dans ce cas, les jours de réception à cette ambassade, les invitées, étrangères à la nationalité de l'ambassadeur, et, à Paris, les Françaises surtout, porteront des toilettes entièrement blanches. C'est affaire de politesse internationale.

#### L'HOSPITALITÉ.

##### CELUI QUI LA DONNE.

Il y a une hospitalité fastueuse ; nous ne voulons pas parler de celle-là. Non seulement elle n'est pas à la portée de tous, mais certaines recherches sont inutiles. Toutefois, lorsqu'on invite les gens à faire un séjour chez soi, il faut être sûr de pouvoir leur procurer le confort et les distractions auxquels ils sont habitués.

On doit connaître le jour exact de l'arrivée de ses invités, pour préparer leur appartement avec les soins les plus minutieux. Qu'on reçoive une personne d'humble condition ou un prince, on doit la traiter avec tous les égards possibles et lui donner tout le bien-être compatible avec la situation où l'on est placé.

La maîtresse de la maison inspecte donc l'appartement qu'elle destine à l'invité. Une propreté scrupuleuse est de rigueur absolue ; on débarrasse les armoires de ce qu'elles peuvent contenir, on les époussette, et on procède de même pour les tiroirs de commode. Sur une table on dispose tout ce qu'il faut pour écrire, du papier à lettres, des enveloppes, etc. ; à côté, quelques livres, choisis d'après l'idée qu'on a toujours des goûts et des tendances littéraires de ses amis.

Sur un plateau, on prépare de l'eau, du sucre, un flacon d'eau-de-vie (pour les hommes), ou d'eau de fleur d'oranger (pour les femmes) et une boîte fermée contenant des biscuits. Il y a des gens qui, pendant la nuit, ont besoin d'un léger réconfort et qui n'oseraient rien demander. Il est donc indispensable d'établir ce léger en-cas.

Les flambeaux doivent être garnis de bougies neuves, avec le petit écran indispensable à certains yeux. Les pelotes sont couvertes d'épingles, et on placarde, bien en vue, une petite carte bristol, où l'on indique l'heure des trains aux stations les plus voisines, celles des courriers (arrivée et départ) du bureau de poste qui dessert la maison.

Le lit doit être très soigné, et le cabinet de toilette ou la simple table de toilette tout autant. Beaucoup de personnes, d'une délicatesse extrême, ont des répugnances insurmontables ; il faut leur épargner le supplice de vaincre, chez vous, celles que certaines négligences leur inspireraient. On place une pile de serviettes sur la toilette et une boîte de savons intacte. Il est probable que l'invité ne l'ouvrira pas, qu'il apportera ce qui lui est nécessaire, mais s'il venait à oublier de se munir de quelques menus objets, il ne faut pas qu'il ait l'ennui, la gêne de vous les demander.

En général, on va au-devant de son invité, et, à l'arrivée du train ou de la voiture, on s'inquiète de ses bagages, pour lui épargner l'embarras de retrouver ses malles.

Parvenu à la maison, après qu'il a serré la main de ceux qui n'étaient pas venus à sa rencontre, on le conduit à sa chambre, où il rétablit un peu d'ordre dans sa toilette, si même il ne change pas de costume.

Au cas où l'heure du repas serait encore éloignée, on lui ferait porter quelque chose chez lui : un bouillon, une tasse de thé ou de chocolat. C'est ce moment qu'on choisit pour lui demander ce qu'il prendra tous les matins. En effet, les uns sont habitués au lait, d'autres au café, au thé, etc. Il faut prendre soin de satisfaire les goûts de chacun.

Ces détails matériels ne sont rien en comparaison des autres devoirs de l'hospitalité. Il faut, à tout prix, distraire, amuser, charmer l'invité. Les gens indolents font donc mieux de se refuser la satisfaction de recevoir leurs amis. C'est qu'on est tenu d'organiser des promenades, des excursions intéressantes ; en ville, des visites d'églises, de musées, etc. ; à la campagne, des parties de pêche, de chasse, des plaisirs d'intérieur pour les jours pluvieux. On doit à ses invités son temps, ses pensées ; ils sont l'objet des plus constantes préoccupations.

Si on a des chevaux, des voitures, des domestiques, on les met à la disposition de l'invité. A la rigueur, on se prive de leurs services pour qu'il puisse en user largement.

Les gens de goût ne commettent pas la faute de conduire leur invité de fleur en arbre, de champs en vergers, de bois en prés, pour étaler les richesses ou les charmes de leur propriété. Cette revue, si intéressante pour l'hôte, est assommante... pardon ! pour l'invité, qui est contraint d'admirer, de s'extasier, quand tout cela lui est peut-être indifférent, quand, dans son par-dedans, il critique peut-être l'ordonnance des jardins, la culture des terres, etc. Il jouirait de tout beaucoup mieux, il admirerait plus sûrement, si on le laissait découvrir tout seul les beautés du domaine. On en agit de même pour les galeries de tableaux, les collections, etc., qu'on peut posséder.

Avant l'arrivée de l'invité, on a tout revisé dans l'organisation du logis pour que, durant la visite au moins, tout marche sur des roulettes. Les moindres accidents matériels sont insupportables pour l'invité, qui peut les attribuer au surcroît de besogne apporté par sa présence. Il est encore plus essentiel que le bon accord règne dans la maison, ou, alors, que le visiteur ne puisse se douter de ces troubles affligeants qui agitent trop souvent les familles. C'est pour son repos qu'on dissimulera, qu'on se contraindra. Que voulez-vous qu'il devienne, par exemple, entre mari et femme mécontents l'un de l'autre ? Son rôle est épineux, difficile ; on le condamne à un malaise qui lui fait abrégé sa visite.

Si l'on reçoit dans sa maison plusieurs personnes à la fois, on s'occupera de toutes également. Attirer les gens chez soi pour les délaisser, en faveur de quelques privilégiés, c'est une singulière hospitalité, on en conviendra. Il est entendu, toutefois, qu'à l'égard de très jeunes invités, il peut y avoir un peu de relâchement dans ce principe ; mais s'il est naturel d'entourer de plus de soins et d'attentions les invités âgés, on s'arrange de façon à prouver aux autres qu'ils sont aussi l'objet de notre sollicitude.

Pour en finir avec les devoirs de ceux qui offrent l'hospitalité, n'oublions pas de mentionner une tentative de quelques fières et généreuses maisons, pour abolir le *pouboire* de l'invité aux serviteurs.



# LE MOIS DE MARIE

Par HENRY COHN

Polka.

Intro.

The musical score is written for piano and consists of several systems of music. It begins with an 'Intro.' section, followed by a 'Polka.' section. The 'Polka.' section includes a 'FINE.' marking and a 'Sva.....' (Sustained) marking. The 'Trio.' section follows, featuring first and second endings ('1a.' and '2a.'). The score includes various musical notations such as treble and bass clefs, time signatures, notes, rests, and dynamic markings like 'Ped.' (Pedal) and '\*' (accents). The piece concludes with the text 'D. C. Polka'.



Ce sont les maîtres du logis qui indemnisent les domestiques du surcroît de besogne qui leur a été occasionné par le séjour des invités, et, alors, on les oblige à refuser la gratification de ceux-ci. C'est très bien pensé. On doit se préoccuper de rendre la visite de ses amis, dans sa maison, aussi peu onéreuse que possible et même pas du tout.

Il y a encore une autre cause à cette suppression. Tous les invités ne sont pas dans la même position de fortune, et tous ne peuvent, en conséquence,

reconnaître de la même façon les services qui leur ont été rendus par les domestiques. De là, un dédain, à peine dissimulé de ces derniers, pour les visiteurs les moins riches, les moins brillants. Cela est à éviter à tout prix, et l'on ne pouvait prendre de meilleur moyen que la désuétude de cette coutume du pourboire, pour obtenir à chacun la même dose de respect et la stricte égalité dans le service.

## HYGIENE

### VINAIGRES DE TOILETTE.

N'achetez jamais votre vinaigre de toilette, faites-le vous-même. Sous le nom de vinaigre, le commerce vous vend de l'acide acétique, dangereuse substance pour la peau, qu'elle sèche, corrode, dispose aux rides. Prenez :

Eau de Cologne.....	100 grammes.
Teinture de benjoin.....	20 grammes.
Bon vinaigre d'Orléans <i>naturel</i>	1 litre.

Versez dans une grande bouteille ou une cruche l'eau de Cologne et la teinture, puis le vinaigre. Laissez en contact pendant quinze jours, agitant la bouteille *chaque* matin. Filtrez ensuite au papier. On trouve des filtres tout préparés chez les pharmaciens.

Bien que les vinaigres dont nous donnons la recette n'offrent pas les inconvénients de ceux qu'on trouve chez les parfumeurs, il ne faut pas en abuser. Quelques gouttes dans une quantité d'eau assez abondante suffisent pour rafraîchir la peau.

Défiez-vous des vinaigres blancs pour toutes vos préparations.

Et maintenant, continuons. Voici la formule d'un vinaigre médicinal, contre les rougeurs de la peau, les boutons qui peuvent apparaître sur le corps :

Eau de mélisse.....	27 grammes.
Alcoolat de menthe.....	25 —
— de sauge.....	25 —
— de romarin.....	25 —
— de lavande.....	25 —
Vinaigre d'Orléans.....	2 litres.

Le vinaigre de lavande est très facile à préparer :

Eau de roses.....	25 grammes.
Alcoolat de lavande.....	50 —
Vinaigre d'Orléans.....	75 —

Vinaigre aromatique, peu coûteux si l'on peut récolter les plantes soi-même :

Sommités sèches d'absinthe...	40 grammes.
Romarin.....	40 —
Sauge .....	40 —
Menthe.....	40 —
Rue des jardins.....	40 —
Ecorce de cannelle.. ..	5 —
Clous de girofle.....	5 —
Noix muscade.....	5 —

Faites infuser pendant quinze jours dans un demi-litre d'alcool, puis ajoutez deux litres de vinaigre de vin. Filtrez au papier.

Dans la saison des fleurs, vous pouvez préparer des vinaigres exquis qui ne coûtent rien que le vinaigre :

Bon vinaigre d'Orléans.....	1 litre.
Roses de Provins.....	50 grammes.
Roses cent feuilles.....	50 grammes.
Fleurs de jasmin.....	20 —
— de reine des prés.....	25 —
— de mélilot.....	25 —
Feuilles de verveine à odeur de citron.....	20 —

Si, au lieu d'employer des fleurs fraîches, on se

servait de fleurs séchées, il faudrait un litre et demi de vinaigre. On laisse infuser pendant un mois, puis on filtre.

Vinaigre rosat :

Pétales sèches de roses rouges 100 grammes.  
Vinaigre d'Orléans..... 1 litre.

Huit jours d'infusion suffisent, mais il faut agiter de temps en temps le flacon à large col où l'on a introduit les pétales et le vinaigre. On passe ensuite en pressant. On laisse reposer un peu (deux jours environ), puis on filtre.

Tout vinaigre de fleurs se fabrique à l'aide de cent grammes de pétales ou de fleurs entières séchées et d'un litre de vinaigre. Le vinaigre de réséda est, entre tous, d'une senteur délicieuse.

#### LAIT VIRGINAL.

Lait virginal :

Poudre de benjoin..... 50 grammes.  
Alcool à 90°..... ½ litre.  
Bon vinaigre d'Orléans..... ½ —

Mettez le tout dans une bouteille, vous remuez chaque matin. Après quinze jours de macérations, filtrez au papier.

*N. B.* — Il est nécessaire de bien délayer la poudre de benjoin avec une petite quantité du mélange d'alcool et de vinaigre, de manière à en former une bouillie claire, puis on ajoute le reste du liquide, en remuant toujours, et l'on verse dans la bouteille.

#### LES PARFUMS.

##### LEUR ANCIENNETÉ DANS L'HISTOIRE DE L'HUMANITÉ.

Les parfums ont été en grand honneur chez les peuples de l'antiquité. Au pays des Pharaons, on en faisait un véritable abus. Les corps et les habits, les tombeaux, les maisons étaient imprégnés de senteurs plus ou moins suaves ; aux jours de fêtes, on faisait couler une eau odorante dans les ruisseaux.

La Sulamite elle-même ne plongeait-elle pas ses doigts dans la myrrhe précieuse, avant de courir à la rencontre de l'époux ? Toute la Bible est embaumée de nard et de dictame. Et l'Orient tout entier a conservé cet amour des parfums.

Les Grecques avaient un parfum pour chaque partie du corps : la marjolaine pour les cheveux, la pomme pour les mains, le serpolet pour le cou et les genoux, etc. ; elles estimaient beaucoup l'eau aux feuilles de vigne. Ce mélange d'odeurs ne devait pas être agréable.

Les anciens ont inventé le pulvérisateur avant nous. Les élégants mondains d'Athènes n'avaient pas eu l'idée de lâcher, au-dessus des tables de festin, des colombes qu'on avait baignées dans des essences diverses, et qui, en planant, faisaient pleuvoir, de leurs ailes sur les convives, des parfums délicieux ?

A Rome, les esclaves mettaient dans leur bouche des eaux odorantes, et les soufflaient en pluie dans les cheveux de leur maîtresse.

Dans les temps modernes, c'était un soufflet qui lançait les parfums.

Les Romains, les Romaines surtout, poussèrent si loin la coutume de se parfumer et de vivre au milieu des senteurs les plus fortes, que Plaute s'est écrié :

— Par Pollux ! la seule femme qui sente bon, c'est, certes, celle qui ne sent rien.

L'ambre et la verveine furent les parfums favoris de la fin du moyen âge. Au XIII<sup>e</sup> siècle, les femmes enfermaient, avec leurs robes, des pommes de court-pendu, qui imprégnaient les armoires d'une odeur très fine.

Les mignons de Henri III raffolaient du néroli et de la frangipane. La belle Gabrielle, qui reprochait au Béarnais d'aimer l'ail, avait choisi l'iris et la fleur de l'oranger. Anne d'Autriche faisait parfumer à la vanille ses pâtes et ses crèmes cosmétiques. La Pompadour fleurait la rose et le jasmin.

#### CHOIX DES PARFUMS.

Au point de vue hygiénique, on peut favoriser les parfums, pour leurs propriétés stimulantes et rafraîchissantes, mais il ne faut jamais en abuser ; la santé et le bon goût réclameraient. Ils ne sont pas sans influence sur le tempérament et la beauté, principalement, dit-on, ceux qui donnent la lavande, le citron, les roses, les violettes, le benjoin.

Ils ont, prétend-on, un certain effet sur le moral également. Le musc prédisposerait à la sensibi-

lié ; le géranium à la tendresse ; le benjoin à la rêverie ; la violette foncée à la piété, la blanche aiderait à digérer (!). On assure qu'une femme qui aime l'odeur de la verveine citronnelle devrait cultiver les arts, car elle révèle sa nature d'artiste par ce choix dans les parfums.

Sans se parfumer à outrance, ce qui est une faute, il est donc bon d'imprégner son linge et tous ses vêtements d'un parfum léger et délicat, — *unique* aussi — depuis la pointe des bottines jusqu'à la racine des cheveux ; cela ajoute beaucoup à l'élégance.

Nous disons donc que chaque femme doit repousser le mélange des odeurs. Elle se choisira un parfum et y restera fidèle. Tout ce qui lui appartient, ses livres, son papier à lettres, son salon intime, les coussins de sa voiture (au XVIIIe siècle, on les bourrait déjà d'herbes odoriférantes, dites herbes de Montpellier), ses vêtements, les moindres objets dont elle se sert exhaleront *le même* et très doux parfum.

Reste à le choisir. Une grande dame écrivait : "Satan sent le soufre et moi je sens l'iris," c'est une odeur exquise.

Quelques personnes amoureuses du siècle dernier choisissent la *peau d'Espagne*.

Le cuir de Russie est considéré comme un parfum, — à tort, selon moi.

Il y a des femmes qui se contentent de la senteur que leurs armoires, en bois de roses des Canaries, communiquent aux objets qui y sont enfermés.

D'autres ne se parfument qu'à l'aide des fleurs et des herbes, selon la saison. Elles commencent par les violettes, les roses, le réséda, etc., dont elles emplissent tour à tour leurs tiroirs, leurs poches (quand les robes sont au repos dans l'armoire), des sachets de mousseline, etc., etc. Le parfum communiqué par ces fleurs ou herbes fraîches, qui se fanent et meurent dans les armoires, est, peut-être, assez fugitif, mais d'une suavité extrême. Les mêmes femmes préparent pour l'hiver des fleurs de mélilot, de reine-des-prés, d'aspérules séchées à l'ombre. Elles les introduisent tout bonnement dans des poches de mousseline claire,

qu'elles distribuent partout. Et quand elle passent près de vous, elles font penser aux prairies en fleurs.

Nos aïeules préféraient les pots pourris d'odeurs. Elles apprêtaient elles-mêmes leurs sachets, dont nous allons donner la composition pour celles qui aiment aussi le mélange des parfums :

1. Feuilles de roses séchées ou racine d'iris pulvérisée ... 1500 grammes.
- Pelure de bergamote en poudre..... 250 —
- Clous de girofle et cannelle. 150 —
- Fleurs d'oranger et grappes d'acacia séchées..... 250 —
- Poudre d'amidon..... 1500 —
  
2. Poudre d'iris..... 500 —
- de lavande..... 50 —
- de benjoin..... 25 —
- de santal citrin..... 25 —
- d'écorce d'oranges.. 25 —
- de fèves tonka. .... 10 —
- de girofle..... 10 —
- de cannelle.. .... 10 —

Mélez bien exactement ; il n'est pas nécessaire que les poudres soient d'une grande finesse. Si on ne les trouvait pas dans le commerce, on pourrait broyer soi-même les substances.

3. Iris de Florence pulvérisé.. 750 grammes.
- Bois de rose..... 165 —
- Calamus..... 250 —
- Santal citrin..... 125 —
- Benjoin..... 155 —
- Clous de girofle..... 15 —
- Cannelle ..... 31 —

La parfumerie moderne, aidée par la chimie, a trouvé des parfums délicieux, parmi lesquels on peut faire d'excellents choix. Une femme distinguée repoussera toujours les parfums violents ou trop pénétrants. *Le sien* sera doux, léger, délicat ; il charmera, n'importunera jamais.

## La Graphologie.

331

LES SIGNES GRAPHOLOGIQUES					
Ecritures					
1. lignes rigides : inflexibilité.	2. lignes sinueuses : souplesse.	3. lignes ascendantes : ardeur et gaieté.			
4. lignes descendantes : tristesse et découragement.	5. lignes espacées : intelligence.	6. lignes tassées : caractère désagréable.			
7. lettres hautes et égales : distinction, franchise, égalité d'humeur.	8. lettres couchées : sensibilité.	9. lettres redressées : froideur.			
10. lettres renversées : écriture artificielle, cachant la véritable personnalité.	11. lettres adoucies : immatérilité.	12. lettres épaisses : matérialité.			
13. lettres ruelles : sensualité.	14. lettres grossissantes : crédulité, bêtise.	15. lettres diminuant : mensonge et ruse.	16. lettres juxtaposées : insinuité, imaginaire.		
17. lettres liés : déductif, logicien.	18. lettres rondes : mémoire.	19. lettres anguleuses : énergie, entêtement.			
Ponctuation					
1. quand elle est absente : désordre, négligence.	2. quand elle est régulière : ordre, ponctue.	3. points appuyés sans excès : netteté dans le jugement.	4. points très légers : timidité, hésitation.		
5. lets appuyés : décision, matérialité.	6. points faits en accents : spontanéité, vivacité.	7. points bizarres : excentricité.			
Barres					
1. entre les mots : lucidité, l'esprit.	2. à la fin des phrases : prudence.	3. sur les t, courtes et appuyés : énergie.			
4. au-dessus de la hampe : despotisme.	5. tout en haut : domination.	6. basses : obéissance.	7. absentes : manque de volonté.	8. montantes de gauche à droite : esprit de contradiction.	
9. descendantes de gauche à droite : opiniâtreté.	10. en retour : entêtement.	11. en avant de la hampe : entreprenant.	12. en arrière : décision lente.	13. terminées par un harpon : ténacité.	14. terminées en masse : résolution.
16. longues et appuyées : emportement.	17. longues et fines : impatience.	18. inégales : caractère variable.			
Boucles et hampes					
1. démarrés : excentricité, folie.	2. prolongation excessive de la hampe : imagination déréglée.	3. sautés dans les traits : manque d'imagination.	4. harpons aux extrémités : ténacité, accaparement.	5. crochets rentrés : égoïsme.	

Fig. 838 à 880.

17°

Une relation directe existant entre le cerveau, qui conçoit, et la main, qui exécute, on comprend que la graphologie puisse déterminer, d'après les signes de l'écriture, le tempérament ainsi que la valeur intellectuelle et morale d'une personne.

Ecritures : 1, lignes rigides : inflexibilité ; 2, sinueuses : souplesse ; 3, ascendantes : ardeur et gaieté ; 4, descendantes : tristesse et découragement ; 5, espacées : intelligence ; 6, tassées : caractère désagréable ; 7, lettres hautes et égales : distinction, franchise et égalité d'humeur ; 8,

*couchées*: sensibilité; 9, *redressées*: froideur; 10, *renversées*: écriture artificielle, cachant la véritable personnalité; 11, *aériennes*: immatérialité; 12, *épaisses*: matérialité; 13, *renflées*: sensualité; 14, *grossissantes*: créulité, bêtise; 15, *diminuant*: mensonge et ruse; 16,  *juxtaposées*: intuitifs, imaginatifs; 17, *liées*: déductifs, logiciens; 18, *rondes*: mémoire (o et à ouverts: franchise, expansion); 19, *anguleuses*: énergie, entêtement.

*Ponctuation*: 1, *quand elle est absente*: désordre, négligence; 2, *quand elle régulière*: ordre, minutie; 3, *points appuyés sans excès*: netteté dans le jugement; 4, *points très légers*: timidité, hésitation; 5, *très appuyés*: décision et matérialité; 6, *points faits en accents*: spontanéité, vivacité; 7, *points bizarres*: excentricité.

*Barres*: 1, *entre les mots*: lucidité d'esprit; 2, *à la fin des phrases*: prudence; 3, *sur les t, courtes et appuyées*: énergie; 4, *au-dessus de la hampe*: despotisme; 5, *tout en haut*: domination; 6, *basses*, obéissance; 7, *absentes*: manque de volonté; 8, *montantes de gauche à droite*: esprit de contradiction; 9, *descendantes de gauche à droite*: opiniâtreté; 10, *en retour*: entêtement; 11, *en avant de la hampe*: caractère entreprenant; 12, *en arrière*: décision lente; 13, *terminées par un harpon*: ténacité; 14, *terminées en massue*: résolution; 15, *en pointes*: esprit critique; 16, *longues et appuyées*: emportement; 17, *longues et fines*: impatience; 18, *inégaies*: caractère fantaisiste.

*Boucles et hampes*: 1, *démésurées*: excentricité, folie; 2, *prolongation excessive de la hampe du d*: imagination déréglée; 3, *sobriété dans les traits*: manque d'imagination; 4, *harpons aux extrémités*: ténacité, accaparement; 5, *crochets rentrants*: égoïsme.

*Marges*: *irrégulières ou absentes*: sans gêne, avarice,

esprit peu artistique; *irrégulières*: manque d'ordre; *nettes*: correction, méthode, politesse; *s'élargissant de haut en bas*: prodigalité; *grandes*: générosité.

*Paraphes*: *en coup de sabre*: énergie, décision; *en zigzag*: passionnés; *entourant le nom*, vulgarité, esprit de coterie; *un croche à la pointe*: égoïsme; *remontant en crochet, après avoir descendu*: lutte contre tous obstacles; *en boucle, avec fioritures*: imagination, mauvais goût; *gros au bout*: despotisme, orgueil, matérialité; *lignes enchevêtrées*: esprit commercial ou signature de jeunes filles.

*Signes divers*: *trait entre deux phrases*: amour de la clarté; *à la fin* (trait de procureur): défiance; *crochet rentrant*: égoïsme; *contourné*: coquetterie, prétention; *en arc ou harpon*: ténacité; *aspect élégant*: distinction; *malpropre*: vulgarité. En général le caractère du sujet répond à l'impression laissée par son écriture: calme, sobre s'il est calme, exagérée s'il est excentrique.

Toutes les tendances ci-dessus varient suivant le degré d'accentuation du signe. On ne doit examiner que l'écriture courante et non l'appliquée. Le portrait graphologique est la moyenne de tous les signes déduits des caractères de l'autographe.

En résumé, pour juger une écriture, s'attacher avant tout à l'aspect général harmonique ou inharmonique. Chercher ensuite les dominantes: Matérialité, spiritualité.—Sensibilité, sécheresse.—Egoïsme, amour du prochain.—Maladie, santé, etc. Passer ensuite aux particularités, qui toutes, la plupart du temps, se déduisent des dominantes, et se rappeler que plus une écriture est simplifiée, plus les traits inutiles sont réduits ou supprimés, plus la nature du scripteur est supérieure.

## Un Nouveau Livre.

Je me sens toute fière à la pensée qu'un des plus jolis livres de notre littérature contemporaine aura été écrit par une femme.

Mais pourquoi celle qui a composé le frais bouquet des *Fleurs Champêtres* n'a-t-elle pas imité le procédé de l'une de ses héroïnes qui liait sa cueillette de roses sauvages d'une jarrettière de soie (honne soit qui mal y pense) où son nom était écrit en toutes lettres.

Je voudrais voir le vrai nom de *Françoise* sur le couvert du coquet volume qu'elle publie aujourd'hui.

Il avait droit à cet honneur, et le pseudonyme qui le masque usurpe un succès dû à lui seul. Ce n'est peut-être que par un raffinement de coquetterie que l'auteur a tenu à couler sur le fond rose

du couvert, au milieu des fleurs, ce doux nom de *Françoise*, qui a son cachet bucolique bien en harmonie avec les églogues qu'il signe. Si c'est un caprice poétique, il faut le pardonner.

M<sup>lle</sup> *Françoise* (puisque elle y tient) a le don précieux de l'émotion. Nous l'avons constaté plus d'une fois dans ses chroniques. Quand elle nous y parle d'un sujet qui lui tient au cœur, ou s'il lui arrive de vouloir y dépeindre une impression fortement ressentie, son style s'élève soudain à l'éloquence persuasive.

Mais c'est dans son livre, œuvre d'affection et d'inspiration, que cette belle faculté d'attendrissement communicatif se révèle dans toute sa force. On y reconnaît une âme éprise de la nature, une âme sensible devant laquelle le grand livre

du bon Dieu n'a pas été ouvert en vain. La vue de la mer, des champs fleuris, de la campagne bénie l'ont imprégnée d'amour et de poésie; amour et poésie qui deviennent pour les campagnards exilés dans les villes, une douloureuse nostalgie.

Par bonheur, cette amante de la nature et du peuple — si intimement liés l'une à l'autre — n'aime et ne chante que les légendes de nos hameaux, que les mœurs de notre patrie, que la *nature nationale*.

Il en résulte que son œuvre devient un chaînon précieux dans la suite de nos traditions.

Ce travail d'annaliste, *Françoise* l'a compris et exécuté avec intelligence. C'est d'une main judicieuse qu'elle a choisi dans la flore canadienne les plus originales et les plus gracieuses *fleurs champêtres*, — du moins son talent les a rendues telles.

Les types variés qu'elle dépeint en effet sont bien caractérisés; ses héroïnes, — au moins celles que je connais, car je n'ai pas encore eu le temps de lire *Fleurs Champêtres* d'un bout à l'autre — sont sympathiques et touchantes.

Et les procédés de *Françoise* pour toucher et pour émouvoir sont simples; ses récits — si j'ose m'exprimer ainsi — ont la grâce inconsciente, l'éloquence naturelle d'une attitude. Leur force est dans leur sincérité toute nue. Sans détours ni recherche, ils présentent des faits. L'écrivain s'efface et ne s'applique honnêtement qu'à nous montrer ces faits dans leur vérité intégrale. Il se trouve cependant que cette sobriété est une qualité rare, et qu'on en sait gré à la conteuse de ces naïves histoires.

Je tiens à citer dans l'odorante gerbe que sa main féminine a formée avec tant de bonheur : *Trois pages de Journal*.

Ce sont des pages exquis. La finesse et la

noblesse du sentiment s'y allient à une si profonde émotion que je défie mes lectrices de les lire d'un œil sec.

Juste, le beau gars au teint "d'un hâle chaud et doré;" la mère Saurin qui erre sur le rivage avec ses pauvres longues mèches blanches flottant au vent du large, et qui redemande à la "traiteuse" mer le corps de son enfant, sont les cousins des mère Moan et des Yahn Gaos, ces autres victimes de la même impitoyable mer que Pierre Loti a dépeintes dans *Pêcheurs d'Islande*.

Certaine pensée me revient inévitablement devant toute manifestation de facultés supérieures dans notre petit monde littéraire.

Nous tous qui avons le courage d'écrire du milieu des intempéries — d'un ordre métaphysique aussi bien que naturel — de ce climat rigoureux, la première de toutes les difficultés que nous avons à vaincre c'est celle qu'offre notre langue.

Rien ne nous en facilite la connaissance, exilés que nous sommes de notre patrie intellectuelle.

Aussi nous faut-il travailler, étudier sans cesse pour obtenir ce qu'en France on apprend sans effort, c'est-à-dire le tour facile, l'expression propre, l'exacte relation des mots entre eux.

Au prix de soins minutieux seulement nous nous rapprocherons sous ce rapport de nos confrères de France, et nous pourrons mettre un outil à la fois souple et subtil au service de nos talents.

Françoise est parmi ceux qui donnent l'exemple de cette application énergique. Ses *Fleurs Champêtres* resteront parmi les meilleurs ouvrages de notre littérature.

M<sup>me</sup> Dandurand.

## Cuisine

## ŒUFS EN MIROTON.

Ayez la pesanteur de six œufs d'oignons tout épluchés, coupez-les en filets minces comme pour une julienne; mettez-les dans une poêle avec un œuf de beurre, faites dorer vos oignons; saupoudrez-les d'une cuillerée de farine, remuez-les; ajoutez-y deux grandes cuillers de bouillon ou de lait pour les jours maigres; une fois bien cuit, coupez en quartiers six œufs cuits durs, mélangez-les aux oignons; mettez sur plat, et faites-y une couronne avec l'autre tiers de quartiers d'œufs; assaisonnez selon le goût à la fin de la cuisson, et servez chaud.

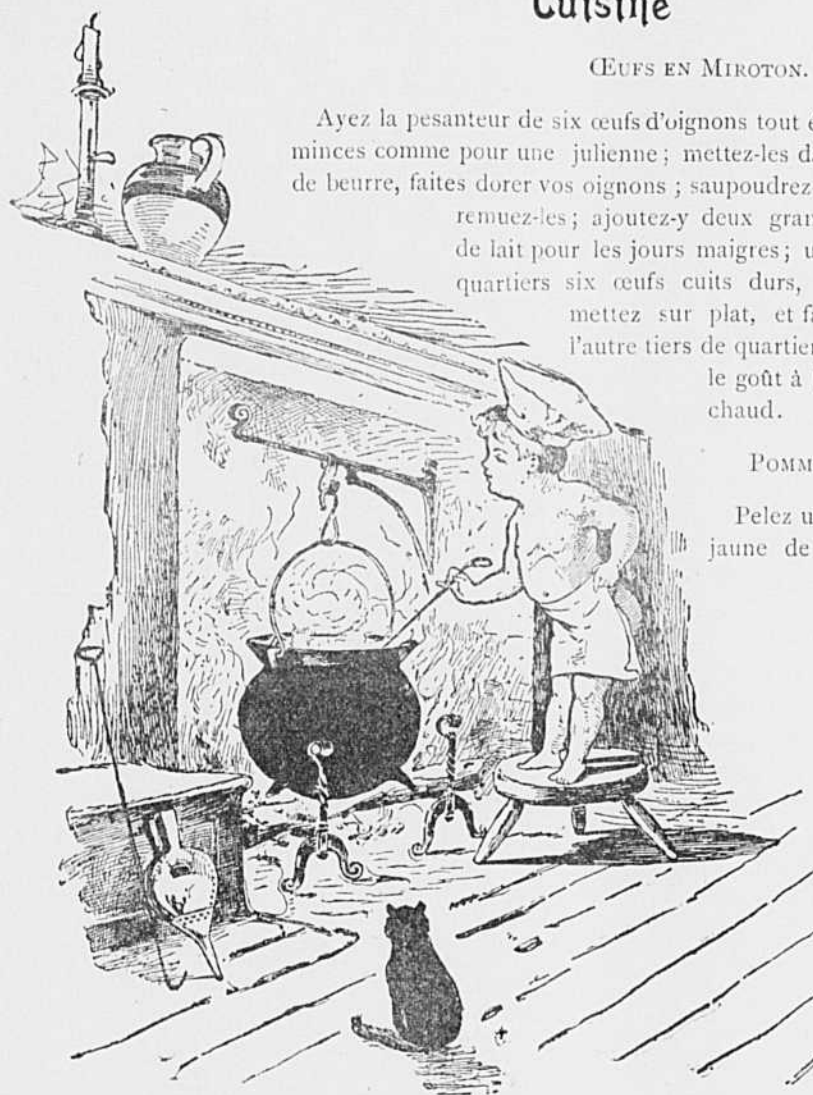
## POMMES DE TERRE SOUFLÉES.

Pelez une livre de pommes de terre jaune de Hollande; coupez-les en tranches sur la longueur; mettez-les dans une friture, demi-chaude pour commencer, laissez-les cuire aux deux tiers, sans qu'elles aient pris couleur; retirez-les dans une passoire à friture; faites bien chauffer la graisse et jetez-y vos pommes de terre; retirez-les quand elles bouffent; saupoudrez-les de sel au moment de les servir sans attendre.

## NOIX GLACÉES AU SUCRE.

Ayez des noix bien jaunes, sèches et dépouillées de bois; piquez-en une à chaque bout de plusieurs aiguilles à tricoter; d'autre part, mettez dans un poëlon une livre de sucre et la moitié d'un demiard d'eau; faites cuire le sucre au cassé, ce que vous reconnaîtrez en mettant une petite cuillerée de sucre dans de l'eau fraîche; si le sucre devient dur et cassant, il est à point; retirez-le du feu, et trempez-y, sans attendre, les noix que vous aurez préparées; mettez-les sur deux tringles sans qu'elles se touchent; ensuite, coupez les filets de sucre avec des ciseaux; mettez-les dans des petites caisses de papier plissé, et rangez-les sur des assiettes pour dessert.

Les noix glacées, pour être bonnes, doivent être faites peu de temps avant d'être croquées.



## Chronique de la Mode

Nos lectrices remarqueront que nos modèles portent un numéro et le prix du patron. L'administration du COIN DU FEU se fera un plaisir d'obliger ses abonnées en les leur expédiant sur demande. Il suffira d'envoyer dans une enveloppe affranchie son adresse écrite lisiblement, plus le prix du patron et un timbre de trois sous.

PARIS.

\*  
\* \* \*

On comptait beaucoup, cette année, sur le concours hippique pour nous relever les modes nouvelles.

Ce rendez-vous de toutes les élégances n'a pas tenu ce qu'il promettait. Et, de fait, qu'y a-t-on vu ? Des jupes demesurées, sous des manches incommensurables et des chapeaux gigantesques trop chargés d'ornements.

Vues en bloc, les toilettes féminines donnent une triste idée du goût en l'an de grâce 1895. Mais, prises en détail, on en trouve, hâtons-nous de le dire, de ravissantes dans leur forme, leur composition et leur apparente simplicité.

C'est ainsi que l'on voit passer, de temps à autre, dans ses réunions prétendues *select*, une silhouette à la fine cambrure, la casaque très ajustée et la jupe cannelée seulement en arrière, à partir de hanche. La tête toute mignonne sourit sous une couronne fleurie, surmontée de l'aigrette, ou sous le coquet boléro dont la forme gracieuse affirme le goût toujours souverain des Parisiennes.

La dentelle, l'or, les fleurs, les fleurs surtout, seront les rois de la mode cette année.

La petite jaquette à basque ondulée, que l'on porte beaucoup en ce moment, s'ouvre le plus souvent sur un plastron très collant, fait de guipure appliquée sur un fond de couleur, ou d'étoffe brodée d'or ou d'acier.

Ce plastron collant est très gracieux, et repose un peu des chemisettes bouffantes, trop portées pour tout le monde.

Pour le costume de visite ou de grande toilette, la jupe reste la même, le corsage seulement change un peu à la taille et se rentre sous une haute ceinture ou sous un corselet de guipures.

Je parlerai aujourd'hui d'un corsage, qui n'a encore été vu nulle part, et dont aucun journal, fût-il de modes, n'a parlé.

Le *chie* de ce corsage vient de ce que le ballon, qui forme le haut de la manche dans les corsages ordinaires, n'est, dans celui-ci, ni taillé, ni cousu à l'épaule. C'est une simple draperie qui le forme. Voici comment :

Imaginez-vous, par exemple, sur un plastron de guipure ou de broderie, une draperie en ottoman cachemire, partant de la taille en plis profonds, et montant en éventail jusqu'à l'épaule. Là, l'éventail se déploie, c'est-à-dire que les plis cessent et que l'étoffe étalée dans toute sa largeur forme un ballon d'une grâce inimitable.

Cette étoffe, retenue de l'autre côté de l'épaule dans les mêmes plis, va en pointe, par derrière jusqu'à la taille.

Cette draperie donne au corsage une très grande allure ; aucune description ne peut rendre l'effet séduisant qu'il produit à première vue.

La création de ce nouveau modèle est due à une artiste dans l'art de l'ajustement.

Quand toutes les femmes s'habilleront en cyclistes, cela fera une sérieuse économie pour le budget réservé aux dessous. On peut même prédire, sans être sorcier, que ce luxe-là disparaîtra tout à fait, et que l'on dira adieu aux fines dentelles et à la toile de lin.

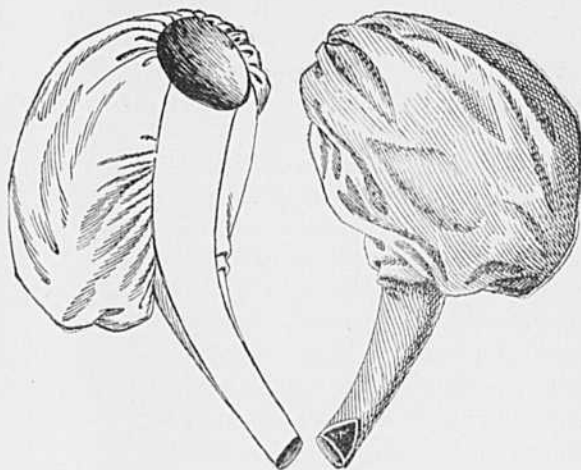
En attendant, on a proscrit, sans regret, le linge de couleur, la batiste multicolore, les carreaux ressemblant à des madras.

Le linge plat ne se fait plus. Les chemises se garnissent de hauts volants, très francés, retombant jusqu'au corset et remplaçant les manches.

La classique camisole est remplacée par les



No. 1543, 25 cents.



No. 126, 10 cents.



No. 1540, 25 cents.



No. 1535, 25 cents.

manteaux de lit, plus amples, plus longs, garnis d'entre-d'eux, de volants, de longs rubans de couleur, qui serpentent parmi les dentelles.

Les jupons de dessous sont également très ornés, surtout dans le bas. Ce qui donne à penser que décidément l'ampleur des jupes sera soutenue, nous ramenant à une des dernières formes de la création.

Ce retour serait d'autant plus fâcheux que certains couturiers cherchent à redonner à la toilette féminine un équilibre harmonieux en se préoccupant un peu plus de l'ensemble du costume, au lieu de ne s'attacher qu'à une seule de ses parties.

C'est pour cette raison que les manches 1830—appelées alors manches à gigot—ont chassé la jupe. Elle a dû céder le pas à la jupe très large et très soutenue du bas, qui fait à la toilette une base en rapport avec le développement du haut.

Les manches, dont le ballonnement et l'ampleur envahissent tout le corsage, vont, elles-mêmes, subir une transformation.

Elles seront légèrement abaissées, laisseront voir la chute des épaules, et se fonderont dans des plis qui orneront la toilette au lieu de l'écraser.

\* \* \*

Disons quelques mots sur les toilettes du soir.

On porte le décolletage, ou arrondi, ou en pointe, ou arrêté carrément sur les épaules. C'est l'esprit et le goût d'une femme du monde qui lui dicte ce choix.

Les corsages à ceinture ronde n'avantagent que les femmes pincées et petites. Les autres doivent s'allonger la taille le plus possible par des ceintures formant pointe sur le devant.

Les coiffures pour bal ou soirée sont, en général, toutes à ondulations. Lorsque la figure est forte, il faut éviter de grossir la tête !... On porte beaucoup, le soir, des piquets, des nœuds enlevés et légers. On signale même un retour vers les gracieuses guirlandes, genre Ophélie, qui se portaient sous l'empire, et qui donnaient tant de poésie aux jeunes et fins visages.

Voici pour une jeune femme une toilette de la dernière élégance : La robe est en tissu de satin très souple, blanc crème. La jupe, ronde, est montée à la vierge par cinq rangs de froncis à la taille.



No. 123, 10 cents.



No. 348, 20 cents.



No. 1538, 25 cents.



Modèle de blouse.

Le bas est orné de biais à petits plis de lingerie, très légèrement relevé de côté sur un dessous de damas mauve rose, broché d'argent.

Le corsage à la Vierge est très froncé, lacé derrière, et s'échance devant sur un transparent de damas mauve.

Il se rentre dans la jupe avec une ceinture et métal d'argent brillant.

Les manches sont courtes, formant ballon, et se terminent par une torsade avec choux de damas mauve et argent.

Douze volants de mousseline de soie crème retombent en partie sur les manches.

Pour finir, voici le dernier... cri ! ... Des robes peintes ! ... Oui, on porte pour bals et cérémonies des robes en poulte de soie, artistement peintes de corbeilles de fleurs et de nœuds genre Louis XVI.

La première de ce genre a été portée par Mme Madeleine Lemaire, et peinte par elle-même, naturellement.

Ainsi, d'un côté, les costumes d'hommes, ou mi-partie d'homme, ce qui est encore plus laid, ôtent aux femmes toute grâce et tout charme ; tandis que de l'autre, les satins, les mousselines, les fleurs, les robes de brocart peintes... les idéalisent, les auréolent et les sacrent reines d'élégance et de beauté.

Qui l'emportera ?



No. 850, 20 cents.



Toilette de ville.



No. 4757, 30 cents.



No. 849, 20 cents.



No. 125, 10 cents.

### Hier et Aujourd'hui.

Hier—je parle d'il y a dix ans—la jeunesse et même l'âge mûr, quand le vertigo des folles joies s'emparait d'eux, s'organisaient en un tour de mains, et partaient sur une ligne de deux de front, à l'assaut d'un castel désigné d'avance.

Oh! les places à cette époque étaient faciles à emporter.

La mélinite et tous ces engins destructeurs inventés par l'esprit du mal pour renouveler sa provision de combustible humain étaient hors de question chez ces bataillons improvisés. Le stratagème, ou—si vous aimez mieux—la ruse de guerre qu'on employait invariablement, et dont le succès ne ratait jamais, c'était de lancer dans la forteresse assiégée, non pas du feu grégeois ni des obus, ni des cartouches de dynamite, mais bien un pacifique, un inoffensif baril d'huitres, acheté, pendant la marche des troupes, chez l'épicier du coin.

C'était fatal, les portes s'ouvraient aussitôt, et l'ennemi entrait sans plus de difficulté que s'il fut entré chez lui.

Je n'ai pas besoin d'expliquer—tous les lecteurs sont intelligents—que ces forteresses qui capitulaient volontiers devant un gallon de mollusques étaient d'hospitalières demeures habitées par de très aimables gens, et où le folâtre régiment était toujours sûr de trouver bon accueil.

Et comme c'était joli, mes amis, que ces réunions où chacun y allait de son petit talent de société pour amuser la compagnie!

Cela commençait, d'ordinaire, par un quadrille général, et pendant un temps l'on n'entendait que des pas rythmés d'abord et quelque peu hésitants, puis s'échauffant avec l'orchestre—je veux dire le piano—qui, sous les doigts d'une fée, vous enveloppait tous ces danseurs comme en une atmo-

sphère d'harmonie et de gaieté, pour les livrer, déli-rants et essoufflés, au tourbillon de la *coquette* finale.

Ensuite venait le tour de la romance, dont les paroles chaudes racontaient, avec accompagnement de flûte ou de violon obligato, l'histoire—sauf variantes—de tous les cœurs présents.

Une fois partis sur la pente douce des propos amoureux provoqués par les mélodies capiteuses des chanteurs, les oreilles s'ouvraient toutes grandes aux suggestions du dieu *Flirt*, ce frère de lait de Cupidon.

Ce qu'il s'en est bâti d'amourettes d'un jour, et peut-être aussi de vrais et sérieux amours, dans ces charmantes fêtes impromptues.

C'était le bon temps !

Aujourd'hui—on se donne le mot pour se réunir chez un ami, chacun se rend en son particulier, et, à la minute dite, on se retrouve, muets et solennels, en face d'un tapis vert et d'un paquet de cartes.

Adieu, les gracieux envollements d'autrefois, où d'aimables bergers roucoulaient de tendres madrigaux à leurs bergères, qui répondaient par un naïf sourire de leurs minois fripons.

Adieu, les réveillons arrosés de franche et saine gaieté, où l'un de la bande, ami des muses, nous servait

..... " en guise d'ambrosie

" Quelques échantillons nouveaux de poésie."

Aujourd'hui, la soirée commence et se termine autour de la table de jeu.

On ne danse plus aujourd'hui, mais on fait danser les sous dont le son mat, en sautant de voisin à voisine, remplace pour nos oreilles *fin-de-siècle* les chansons d'il y a dix ans.

Et la conversation, donc ! Parlons-en :

— Pardon, Mademoiselle, je ne vous ai pas bien comprise ?

— Je *potte*, vous dis-je !

Et ce vilain mot est sorti tout rond d'une bouche tout rose. Profanation !

— Passez-vous, madame ?

— Je passe.

— Et vous, monsieur ?

— Cinq de mieux !

— Abattez.

— J'ai deux petites paires.

— J'ai trois as.

— A vous le *potte* !

Et il en va de même jusqu'à minuit, heure à laquelle chacun retourne chez soi avec sa petite part de...courbature.

Le *bluff* est très fatigant pour les reins !

Gabriel Marchand.

## ICI ET LA.

Nous ne pouvons laisser passer sous silence une grossière erreur typographique, qui s'est glissée dans notre dernier numéro. Une petite note au bas de la 109e page doit se lire comme suit : *abréviation* de RASPAQUOÛÈRE. Nous prions celles de nos lectrices qui conservent la série du COIN DU FEU de corriger elles-mêmes cette faute à la plume.

≈ Nous avons déjà des femmes médecins, et une dentiste Mme Ridout. Les clients de ces *professionnelles* se déclarent satisfaits ;—symptôme significatif. Voilà encore un terrain où le sexe fort trouvera bientôt de sérieuses rivalités.

### UN PARLEMENT POUR RIRE.

Notre ville en compte un de plus. Cette société délibérative d'un genre irédit est fait pour les

enfants... Entendons-nous—pour les garçons. Le besoin n'est pas encore pressant de former nos fillettes à l'art oratoire. Il ne serait pourtant pas étonnant que cette idée vint aussi un jour à quelque zélée partisane de l'émancipation féminine. La génération qui pousse se trouverait ainsi toute prête pour la grande lutte du XXe siècle.

A cette innovation nous applaudirions moins volontiers qu'à celle du *Mock Parliament* des garçonnetts. Jusqu'à nouvel ordre c'est leur affaire d'apprendre à pérorer, car pour longtemps encore, comme on dit dans les vrais parlements, *they have the floor*.

≈ Une dépêche adressée de la Capitale aux journaux de cette ville annonçait l'autre jour qu'on fait de grands efforts pour persuader à un person-

nage officiel de céder sa charge à un autre. Tout a été employé, dit le correspondant, *même l'influence féminine*.

Et l'on dira que ce sont les femmes qui s'imposent. Je vous dis, moi, qu'on nous pousse malgré nous dans l'arène.

Ces messieurs ont beau jeu à s'injurier contre une puissance qu'ils invoquent eux-mêmes si souvent.

≈ Le cerveau de la femme.— Mme Jeanne E. Schmahl — la fondatrice de *l'Avant-Courrière*, infatigable à la défense prudente et sage de la cause féminine — combat, dans un article de la *Nouvelle Revue*, le préjugé de sexe qui fait de la femme un être inférieur physiquement et intellectuellement. La question, qui est éternelle, se trouve en ce moment actuelle, puisqu'un auteur dramatique qui a du talent, et qui est Scandinave, M. Auguste Strindberg, semble être venu spécialement à Paris pour plaider la thèse de l'infériorité de la femme. Il l'a fait avec une violence qui appelait une réponse. A lui et à bien d'autres Mme Schmahl a répondu par des arguments d'une portée scientifique ; et, particulièrement, elle a fait justice de la théorie de l'infériorité intellectuelle de la femme, basée sur l'infériorité quantitative de l'encéphale féminin.

Rien ne peut égaler la légèreté avec laquelle cette thèse a été présentée au public, si ce n'est la facilité avec laquelle le préjugé de sexe l'a fait accrédi-ter. L'étude comparative du crâne et du cerveau a été conduite jusqu'en ces dernières années avec une superficialité et un parti pris incompréhensible chez des hommes de science. On a recueilli des crânes d'idiots, de criminels, d'hommes distingués, et de femmes, sans songer à recueillir en même temps les renseignements nécessaires concernant la race, l'âge, le sexe, la taille et le développement musculaire des individus à qui avaient appartenu les crânes examinés, et avec cette tendance fâcheuse dont Broca lui-même avouait ne pas être exempt ; on attribuait au sexe masculin les crânes dépassant un certain volume, et l'on considérait comme féminins tous les crânes très petits.

Avec un pareil système d'examen, on comprend la valeur de l'assertion de la supériorité du poids cérébral masculin, et surtout on peut juger de la

justesse de la conclusion en faveur de l'infériorité intellectuelle de la femme.

Voici, du reste, comment s'exprime M. le Dr. Manouvrier à cet égard :

“Les auteurs qui ont rattaché l'infériorité du poids cérébral féminin à une infériorité intellectuelle n'ont sans doute pas fait attention au nombre immense d'imbéciles du sexe masculin, sauvages ou policés, que le poids de leur encéphale placerait au-dessus de nos très nombreuses femmes intelligentes, de ces femmes dont l'esprit naturel, les facultés psychiques les moins dépendantes de la culture artificielle ou de l'instruction, se manifestent aux hommes que n'aveugle pas tout à fait l'orgueil du mâle, un orgueil de coq !”

(Voilà qui doit être établi désormais : le cerveau de la femme vaut celui de l'homme.)

≈ Club de fillettes et club de veuves.—La *Nouvelle Revue* publie encore une très vivante étude, faite sur place, des *homes* de la Nouvelle-Angleterre. On y trouve de bien curieux détails sur les clubs et associations féminins des États-Unis. Et, particulièrement, voici à Boston le club des *Petites Filles* et celui des *Veuves*.

Boston a des centaines de clubs et d'associations féminins ; mais ceci ne lui est point particulier, seulement typique du caractère américain, en général. Dès l'enfance, on voit de petites filles s'organiser en clubs, après la sortie des écoles, se côtoier pour louer quelque vieux hangar et y faire des discours. Entre les clubs de femmes philanthropiques, politiques, philosophiques, archéologiques, humoristiques et pédagogiques, le plus intéressant, à mon sens, est l'herboriste.

J'ai entendu là des discussions extraordinaires et ardues, et des noms barbares, sortis de petites bouches roses qui discutaient sérieusement les tendances de certaines plantes, leurs inclinations, et même... leur sexe ! J'avoue que j'avais non seulement l'air, mais que j'étais bien ignorante au milieu de ces Américaines qui ne reculent devant aucune recherche. Quelles sont celles d'entre nous en France qui pourrions traiter sans rire ou... bâiller un sujet comme celui-ci : *Du mouvement des gaz en Rhizomes ?*

Comme construction, Boston est moins banal que la plupart des villes américaines, qui ressem-

blent à des échiquiers, et l'on a la joie d'y rencontrer quelques rues tortueuses comme dans la vieille Europe.

En Washington-Street, — car dans toutes les villes de l'Union il y a un Washington-Street, — se trouve un club féminin, très original, celui des veuves : *the Widows' Club*. On y discute les mérites des morts, et on les met en parallèle avec ceux des vivants.

On s'y reconforte mutuellement par des espérances nouvelles ou des résolutions héroïques. A l'occasion, l'on s'y aide en cas de malheur et de pauvreté, et ce côté-là est assez beau, surtout assez rare !... pour effacer bien des ridicules.

∞ Avoir de l'humanité, c'est pratiquer dans leur plus raffinée délicatesse les devoirs de l'homme envers l'homme.

Un homme qui a réellement de l'humanité s'étudie à ne rien prétendre qui puisse entraîner, non seulement un malheur, mais une incommodité pour les autres.

\* \* \*

Ce qui nous paraît injuste, quand nous le souffrons, nous paraît juste quand nous le faisons souffrir.

∞ *Honneur à l'intelligence féminine.* — Aux derniers examens de l'Université McGill, trois sur les six médailles données dans la section des arts ont été remportées par des jeunes filles. La philosophie, l'anglais et les sciences naturelles sont les branches dans lesquelles elles ont excellé.

∞ *Le Suffrage Féminin.* — L'idée fait son chemin, croît et prospère même dans ce climat défavorable. Le député, M. Flood Davin, présente à Ottawa un projet de loi pour accorder le droit de vote aux femmes qui jouissent de la qualification requise pour les électeurs fédéraux.

D'un autre côté, M. Chauncey Depew, le grand orateur américain, se déclare converti. "J'ai vu, dit-il, la perversion de mes voies." Les temps sont changés, et la position de la femme est changée aussi; elle possède d'immenses propriétés pour lesquelles elle est taxée; elle est devenue un important facteur industriel. Le droit de dire comment elle sera taxée lui doit être accordé, ainsi que celui de participer aux lois qui influent sur ses affaires. C'est au cours d'un voyage dans le Wyoming

que j'ai été frappé de la grâce. Dans cet Etat jouissant du suffrage féminin, j'en ai entendu dire tant de bien par les hommes les plus considérables, que mes terribles idées sur les catastrophes domestiques inséparables de ce privilège s'évanouirent.

"Et c'est pourquoi j'ai signé la pétition qu'on fait circuler dans l'Etat de New York en faveur du suffrage féminin."

L'ALBONI.

*Ses débuts à sept ans.*

M. Henri Lavoix donne dans la *Nouvelle Revue* une étude extrêmement curieuse et très documentée sur le théâtre italien, et particulièrement sur cette grande artiste qui en soutint la gloire défaillante, M<sup>me</sup> Alboni. Nous cueillons une délicieuse anecdote sur les premiers succès de l'*Alboni* — Marietta n'a que sept ans, elle est en apprentissage chez une couturière — et quand la *patronne* est absente, elle chante.

Elle avait à peine sept ans, qu'elle savait déjà par cœur tout ce qu'elle avait pu entendre de chansons et de mélodies, et avant dix ans sa voix était forte, pure et juste. Le soir, aux beaux couchers du soleil d'Italie, elle allait vers la ville avec ses parents et ses amis, et là, comme un oiseau de Dieu, chantait à la lune, aux étoiles naissantes, à tout ce qui l'inspirait, faisait chanter aussi ceux qui l'accompagnaient. Cependant, faire d'elle une chanteuse n'était pas dans l'idée de ses parents, et elle n'y pensait guère non plus. On la mit en apprentissage chez une couturière de la ville. Apprit-elle à coudre? je ne sais pas; mais elle continua de chanter, et fit bien. C'était du moins l'avis de son patron, un véritable Italien dilettante, comme vous allez voir. La maîtresse couturière était sévère; il ne s'agissait pas chez elle de chansons, mais de travail, de clientes à satisfaire, de robes à terminer; elle présente à l'atelier, la pauvre Marietta resta bouche close, les yeux sur son ourlet; mais il fallait livrer l'ouvrage, et la patronne sortait; aussitôt l'enfant de commencer à chanter, ouvrières et apprenties de lever la tête, Marietta de vocaliser, roucouler, rossignoler à gosier que veux-tu; pendant ce temps, le bon patron faisait sentinelle à la porte; tant qu'il ne voyait pas revenir sa femme:

“Chante, chante, Marietta, disait-il; c'est le bon Dieu qui te fait chanter”; mais elle paraissait au détour de la rue, et vite le silence renaissait. Déjà la réputation du petit prodige se répandait en ville et aux environs. On l'invitait même dans les palais, et un beau soir où elle avait chanté ainsi chez un grand seigneur du pays, on ouvrit la fenêtre pour renouveler l'air, et l'on vit dans la rue une foule qui, bouche béante, écoutait la Marietta chanter.

L'AMIRAL JAPONAIS.

*Échec à Albion.*

M<sup>me</sup> Adam, conte de bien jolie façon un aimable tour joué par l'amiral Itô à MM. les Anglais. L'histoire, qui vient en ligne directe de Tokio, est exquise.

Maintenant je vais conter la petite leçon reçue par un représentant d'Albion la perfide.

Après la prise de Port-Arthur, l'amiral Freemantle et son état-major vinrent demander à l'amiral Itô et à ses officiers la permission de visiter la citadelle conquise. Les Japonais étaient furieux contre les Anglais, qui avaient constamment manœuvré leur escadre de façon à gêner la flotte

japonaise dans ses mouvements, et même à avertir sournoisement la flotte chinoise des tentatives qu'on préparait contre elle (en faisant la navette entre les deux adversaires et en tirant des coups de canon sous prétexte de saluts maritimes, etc.). Néanmoins, par politesse et par politique, l'amiral Itô et son état-major se montrèrent charmants pour leurs collègues anglais, et leur firent visiter tout ce qu'ils voulurent. Si bien, que l'amiral Freemantle finit par dire à l'amiral Itô : “Vous avez ici des milliers de trophées pris sur l'ennemi... Ne voulez-vous pas nous en offrir un comme souvenir?...” L'amiral Itô, dont la finesse est proverbiale, répondit avec empressement : “Ce soir, en rentrant à bord, vous emporterez ce que vous désirez.”

Au départ, l'amiral Freemantle et les siens s'apprêtent à recevoir les objets espérés. Et l'amiral Itô, toujours souriant, fait remettre à chacun, devinez quoi?... Un fusil Remington pris aux Chinois. Autant d'officiers anglais, autant de fusils Remington!... — Que dites-vous, cher lecteur, de cette façon de faire rentrer les Anglais en possession des armes vendues par eux en Chine?

### Dîner du Boa.

C'est une page courte de la *Nouvelle Revue* signée du nom glorieux d'Edmond de Goncourt :

Aujourd'hui, j'étais invité à quatre heures et demie, par le Jardin des Plantes, au dîner que fait, tous les deux mois, le boa. Je suis exact, et j'ai devant moi le monstre de dix mètres, en son immobilité morte, avec ses écailles ternes, ses yeux en verre décoloré, une tache blanchâtre de moisissure sur la tête, comme il en vient aux serpents empaillés au plafond des vieux musées de province.

Mais voici qu'on pousse dans la cage de verre un petit agneau blanc, au poil frisé, qui dans son innocence va flâner le serpent, tout prêt à jouer avec lui. Soudain le serpent mort, le serpent empaillé, se détendant comme un ressort d'acier, saisit la joueuse petite bête par une patte, et en une seconde, sans qu'on puisse bien se rendre compte de ce qui s'est passé, tant la chose est rapide,

l'agneau, qui n'a eu que le temps de jeter deux ou trois bêlements, est culbuté, enroulé, immergé, disparu, n'ayant plus au-dessus de lui qu'une pauvre patte, agitée par de mortels gigotements, qui vont en diminuant, jusqu'à ce qu'elle devienne raide, immobile, dans le resserrement des anneaux énormes du serpent.

Et pendant ce travail de compression et d'étoffement, une vie de flamme est venue aux yeux du serpent, le terne de sa peau a disparu sous un vernissage, comme produit par une petite suée qui fait les squames de son dos, semblables à de l'écaille blonde, semée çà et là, de ronds noirs pareils à des armoiries de shogons japonais, tandis que les squames jaunâtres du ventre se nuancent du beau jaune impérial d'un émail chinois.

Alors la gueule du monstre s'ouvre, et la patte par laquelle l'agneau a été saisi va rejoindre en

l'air, tout ensanglantée, l'autre patte, et le serpent, resté un moment immobile dans son enroulement, de sa gueule qui a le rose pâle de l'ouïe d'un poisson, fait jaillir le dardement de sa petite langue fourchue, au scintillement noir du noir d'une sangsue.

Puis alors commence la recherche de la tête de l'agneau, que, dans sa stupidité de reptile, le serpent ne sait plus être sous lui; une recherche qui n'en finit pas, et coupée de repos, d'endormements, où il n'y a d'éveillé en lui que le petit scintillement noir de sa langue fourchue: cela au milieu d'un resserrement de ses anneaux laminant le petit corps, qui ne semble plus qu'une toison fripée, sans rien dedans.

Enfin, un grand déroulement du serpent dans une lente exploration de sa cage laisse voir la petite tête de l'agneau, comme allongée, amaigrie... et l'on croit que, cette fois, le serpent va l'engloutir; mais il passe à côté, se coule en rampant à droite, à gauche, par moments se dressant droit à une hauteur de trois ou quatre pieds, tout rigide, et surmonté de cette tête aux terribles protubérances des mâchoires, lui donnant à contre-jour l'apparence d'un formidable serpent d'airain.

Mais il est six heures. Voilà une heure et demie que le boa cherche la tête de l'agneau, distrait, dit l'homme du Jardin des Plantes, par le monde qui l'entoure. Ça peut être encore long... ma foi! je m'en vais.

*Edmond de Goncourt.*

# Institut Kneipp

DE MONTREAL.

2082 rue Ste-Catherine

(près de la rue Bleury)

Consultation du Médecin:

de 10 h. à midi et de 2 h. à 4 h.

Affusions, Douches, Bains, Salles de Réaction, Compresses à fleur de foin et autres Emmaillottements. Chambres et Pension à la Kneipp.

## PRODUITS ALIMENTAIRES

Livres relatifs à la méthode.

Maladies Traitées avec Succès:

Anémie, Névrose, Rhumatisme, Goutte, Affections de l'Estomac, des Intestins, des Reins et de la Vessie, Diabète, Albuminurie, Bronchite, Tuberculose à son début, etc.

TELEPHONE BELL 3468.

## Sirop de Terebenthine DU Dr. Laviolette

Guérit très vite les Rhumes, Toux, Croup, Coqueluche. Toujours sans danger et agréable au goût. En vente partout. Propriétaire:

J. G. LAVIOLETTE, M.D.,

232 et 234 Rue St-Paul, - MONTREAL.

## A. C. Lachance

PROFESSEUR DE

✻  
Mandoline, Guitare,  
Banjo et Bandola.

325 RUE DORCHESTER.

## CURE D'EAU.

Comme purgatif ou laxatif prenez les **Pilules Kneipp** dont l'action est efficace et hygiénique, **50c la boîte.**

Dépôt général à la Pharmacie Lanctot, 299 1/2 rue St. Laurent.

Une tasse de café obtenue en un instant



LE CAFE LYMAN est un délicieux breuvage. Pour les soirées, rien n'est plus désirable, il est à la fois excellent et économique. En un seul instant, on peut en faire en grande ou en petite quantité. Sa préparation, des plus simples, ne requiert pas l'emploi d'une cafetière. Pas de marc au fond de la tasse. Délicieux odoriférant. Mesdames, employez-le, et sauvez-vous des peines inutiles. Demandez-en un échantillon à votre épicier.